

CAHIER 167 METANOÏA

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

À partir du N° 151, les Cahiers sont mis en ligne sur le site de l'Association Métanoïa, ouvert aux membres de l'Association.

Les Cahiers antérieurs ont été numérisés afin d'être également mis en ligne. Ils ne sont plus disponibles en version papier.

Si vous souhaitez recevoir le fichier de l'un des Cahiers (fichiers PDF jusqu'au 146 et doc à partir du 147), veuillez en faire la demande à <asso.meta@yahoo.com>.

La rédaction

Association Métanoïa loi de 1901- Montélimar

ÉDITORIAL	p. 4
COMMENTAIRES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS	p. 8
<i>Logion 69</i>	
RECHERCHES	
<i>Paul et le gnosticisme</i>	p. 15
<i>Jung et le gnosticisme</i>	p. 24
<i>Arthur Rimbaud, l'Alchimiste du Verbe</i>	p. 31
<i>Michelet et l'Inde</i>	p. 38
MÉDITATION AU FIL DE LA PLUME	
<i>Toute-Puissance</i>	p. 41
<i>Psaume de la réintégration</i>	p. 43
LA GNOSE AU QUOTIDIEN	
<i>Entretien avec Émile Gillibert</i>	p. 44
MIETTES DE GNOSE	
<i>Milarepa</i>	p. 48
<i>Paroles de l'instant</i>	p. 50
<i>Bharata</i>	p. 51
CONTES	
<i>La rose de Bakawali</i>	p. 53
<i>M'unir à toi</i>	p. 63
COMPTE-RENDU DU SÉMINAIRE DES 7/8/9 juin 2019	p. 68
VOYAGES	p. 73
COURRIER DES LECTEURS	p. 76
BIBLIOGRAPHIE	
<i>Toutes les couleurs du soleil levant</i>	p. 79
<i>Les sept plumes de l'aigle</i>	p. 83
<i>La voie du sentir</i>	p. 86
POÉSIES	p. 89

ÉDITORIAL

À trop vouloir traquer l'imaginaire, j'apporte de l'eau à son moulin car il a finalement l'importance que je lui donne. À trop vouloir minimiser son rôle sous prétexte que le Soi englobe tout, que s'il se protège de l'imaginaire, il ne peut pas le connaître et que la vertu par manque est bonne pour les malingres ou les refoulés, je cours un autre danger, celui de faire inconsciemment son jeu et de m'enfermer dans une sorte de fantasme de la toute-puissance. **Je** (identifié au Soi) peut être l'imaginaire, mais l'imaginaire ne peut être moi. L'exemple de la rose est valable ici : je suis la rose, mais la rose n'est pas moi. La distinction me paraît capitale. Faute de ne pas la percevoir, le sujet ne peut trouver sa véritable identité. Le règne sur le Tout que promet Jésus (log. 2) est aux antipodes du rêve paranoïaque. Je ne règne sur le monde des images que si j'ai réalisé quelle est la fonction de l'imaginaire et qui je suis par rapport à l'imaginaire. Pour cela, il faut que je retrouve l'état d'avant la formation des images. Est-ce possible ? « *L'homme vieux dans ses jours n'hésitera pas à interroger un tout petit enfant de sept jours au sujet du lieu de la Vie et il vivra* » (log. 4).

Dans l'*Évangile selon Thomas*, l'imaginaire c'est le monde. Et si Jésus s'emploie avec force à caractériser le monde c'est qu'il mesure l'importance de sa juste compréhension sur le plan de la réalisation intemporelle. Pour caractériser celui qui a pris conscience des pièges du monde, il emploie l'expression à la fois significative et éloquente : « *le monde n'est pas digne de lui* ». Cette expression revient à trois reprises. La première fois (log. 56), Jésus identifie le monde à un cadavre. La seconde fois (log. 80), Jésus privilégie le corps par rapport au monde ; et, comme le corps est le lieu de la souffrance, Jésus met l'accent sur l'ouverture qu'elle permet. La troisième fois (log. 111), Jésus parle du Vivant qui est au-delà des phénomènes, au-delà de la peur et de la mort. Le Vivant, le Père, le Royaume, l'Absolu, le Réel, autant de termes pour tenter de nommer l'Indicible. Pour ne pas céder à l'habitude, il est peut-être bon de ne pas s'attacher toujours à un seul et même terme.

La continuité existentielle d'une personne est souvent comparée à un film. Les images changent mais leur succession donne l'impression d'une continuité qui va de la naissance à la mort. Comme dans un film, il y a des moments où le rythme est accéléré, d'autres où il est lent, d'autres où il paraît stoppé. La vitesse du déroulement de nos films est inconsciente comme est inconscient également le lien qui relie les images entre elles. Nos perceptions sont interprétées dans une continuité historique que, par convention, nous appelons vie, existence, destin... Le caractère subjectif de cet écoulement nous échappe. Simplement en vieillissant nous constatons que le temps s'écoule de plus en plus vite. Le poète exprime cette fugacité mais en même temps il précise que **Je** ne suis pas réductible au temps : « Les jours s'en vont je demeure ».

Si j'arrête le déroulement d'un film, j'ai l'impression de suspendre la durée et il me reste sous les yeux une photographie immobile. Si au contraire j'accélère de plus en plus la vitesse, j'obtiens quelque chose de continu mais d'indifférencié. Cette relativité du temps peut s'observer dans des domaines divers. À l'échelle des astres, j'apprends qu'une étoile nouvelle est née il y a déjà des milliers d'années mais qu'il a fallu tout ce temps à la vitesse de la lumière pour qu'elle soit visible. Cette relativité est observable au niveau du quotidien. Je vois à une cinquantaine de mètres un homme qui plante un pieux et je suis surpris du décalage dans la perception... L'œil voit le geste avant que l'oreille n'entende le bruit.

La relativité de l'imaginaire est liée à la relativité du temps. C'est le temps qui sert de support à l'image : sans temps pas d'images. Néanmoins je peux être inféodé au temps au point de ne pas me rendre compte de « ce qui demeure ». Je peux être totalement identifié à mon film au point de ne jamais prendre conscience de la lumière sans quoi tout film serait inconcevable. Pourtant la durée du film est brève alors que la lumière est immuable. Puis-je être assez inconséquent pour m'attacher exclusivement à ce qui est éphémère et ne pas me soucier de ce qui ne passe pas ?

Qu'est-ce qui peut me faire prendre conscience de ce qu'il me faut bien appeler mon aliénation ?

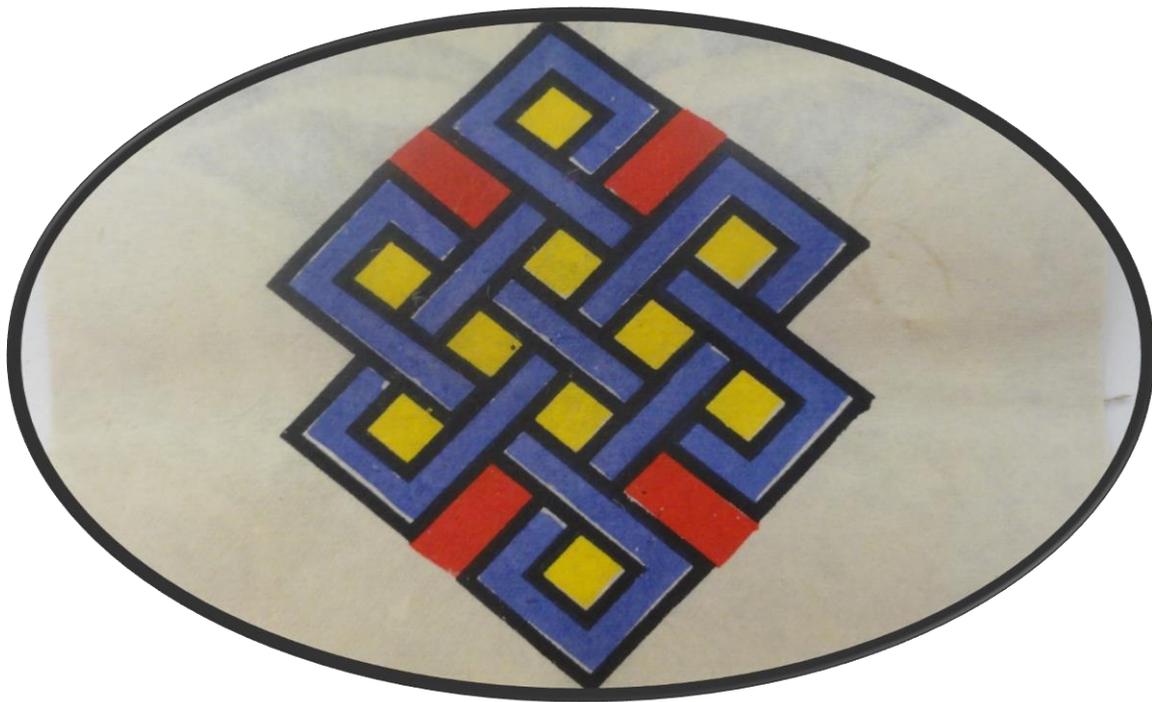
Lorsque mon film se déroule sans accroc, j'ai tendance à profiter des avantages que m'offre la vie. Je joue, je travaille, je mets à profit les circonstances pour accroître ce qui me sécurise et m'affirme et pour éviter ce qui porte atteinte à mon image de marque. Seulement, voilà il y a l'inévitable qui vient rompre cette belle continuité. Tout ne fonctionne pas comme je souhaite, tout ne va pas comme

je désire. Il y a cet amour qui n'est pas partagé, cet accident de voiture qui a laissé des séquelles, la perte d'un emploi et la difficulté d'en trouver un autre, il y a le temps qui passe et les signes du vieillissement qui arrivent, il y a les incompréhensions, voire les haines et les persécutions dont je suis l'objet, il y a la maladie et au bout du compte la mort. Les vers d'un autre poète hantent mes nuits d'insomnie : « Rien n'est jamais acquis à l'homme... et quand il croit serrer son bonheur il le broie ». Bref, cette fuite en avant vers des jours plus beaux prend des allures de suicide. C'est donc à cela que me conduit l'imaginaire ! En attendant, les incidents de parcours se multiplient : maladies, séparations, incompréhensions provoquent de plus en plus de brèches dans cette continuité de rêve. Il y a bien la science médicale, les médias, les idéologies... qui se proposent de colmater mes brèches. Une immense conspiration s'emploie à empêcher les vraies interrogations qu'amène la souffrance. Tout concourt à ce que l'imaginaire personnel et collectif occulte ce qui demande à être vécu au fond de moi-même : pourtant je ne peux en prendre conscience qu'à la faveur des ruptures que les épreuves occasionnent dans cette histoire existentielle. On comprend dans cette optique que Jésus mette si souvent et si fortement l'accent sur la souffrance comme moyen d'ouverture au Vivant (log. 58, 65, 68, 69, 107).

La parole parle dans la chair lorsque l'image est brisée par la souffrance. Comme la lumière qui permet le film, la parole témoigne de ce qui est permanent. Néanmoins elle ne peut se révéler que si l'imaginaire ne s'avise pas à vouloir à tout prix et sur-le-champ recoller les morceaux. Autrement dit, le traumatisme consécutif à la maladie, à l'accident, à la perte d'un être cher etc., ne peut m'inviter à me poser les vraies questions si je m'en remets uniquement au savoir officiel et aux manipulations qu'il offre. Tournant le dos à la vérité qui demande à s'exprimer en moi, j'obéis alors à la science et à ce qui parle dans mon for intérieur. Le discours qui m'est proposé me fait perdre la parole, je me tue en gagnant le monde. Tournant le dos au Réel, je m'enfonce dans l'imaginaire. Tandis que si, au lieu de recourir à des palliatifs, je mets à profit les déchirures pour écouter ce qui en moi demande à se dire et à se vivre, alors je me situe par rapport à l'imaginaire, j'obtiens qu'il lâche-prise. Le corps dégagé des images peut dès lors exercer sa vraie fonction : « *Celui qui a trouvé le corps, le monde n'est pas digne de lui* » (log. 80). La manifestation continue mais celui qui a trouvé le corps est passé de la mort à la vie : « *Les cieux s'enrouleront ainsi que la terre devant vous, et le Vivant issu du Vivant ne verra ni mort ni peur car celui qui se trouve lui-même, le monde n'est pas digne de lui* » (log. 111).

Le corps dégagé de l'imaginaire permet la prise de conscience du Réel. Le corps n'est pas le Réel ; il permet au Réel de devenir conscient de lui-même, c'est-à-dire de passer du repos, ou de l'Inconnaissance, au mouvement ou à la conscience. Les images se sont effacées pour laisser place à la conscience originelle. Le corps, devenu miroir, est l'occasion et l'actualisation du Réel. L'état est indicible et pourtant il demande à être perçu par ce corps désentravé, à être actualisé par son entremise, exprimé par la parole qui monte du cœur vers les lèvres. Les mots silence, lumière, amour, félicité sont perçus comme particulièrement adéquats. Tous les sens sont en alerte pendant que la parole tend à dire comment le Réel se vit. Dans cet état, le corps n'est plus le corps ; il se dissout au moment précis où il accueille et révèle ce que l'œil ne voit pas, ce que l'oreille n'entend pas, ce que la main ne peut toucher et ce que l'imaginaire ne peut percevoir.

Émile



Le nœud sans fin symbolise l'interdépendance des phénomènes

COMMENTAIRES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 69

*Jésus a dit :
Heureux sont-ils,
Ceux que l'on a persécutés dans leur cœur.
Ce sont ceux-là
Qui ont connu le Père en vérité.
Heureux les affamés,
Parce qu'on rassasiera le ventre de qui veut.*

*

Si je dis « Pourquoi ne viens-tu pas ? » Il dit : « C'est toi qui ne viens pas ! »
Et si je dis : « Mais où donc es-tu ? » Il dit : « Je suis là où tu es ! » En finit-on un
jour avec ce jeu de cache-cache ? Avec ce jeu sans fin de l'Un et de l'autre ? De
l'autre qui n'est autre que Soi-même ? Si ce n'est par une Vision-fusion en l'Un,
comme l'exprime si bien l'Upanishad :

*Il vient de l'éclair, il flamboie comme l'éclair :
Aaah !
Il a jeté un bref coup d'œil :
Aaah !...*

Kena Upanishad 4-4

Dans l'éblouissement de sa Vision, l'éveillé est sans voix. Ayant trouvé la
Voie, peut-il la faire partager ? Peut-il montrer aux aveugles la lumière qui
l'illumine et qui illumine le monde entier ? Peut-il faire entendre aux sourds qu'ils
ont des oreilles pour entendre ? Peut-il faire admettre aux scribes et aux pharisiens
de tout temps qu'ils ne comprennent rien à rien ? Peut-il même le soutenir ? Et
prendre le risque de jeter des perles aux pourceaux ?

*Pour un transmetteur de la Parole sacrée,
même en cas de misère affreuse,
mieux vaut mourir avec sa Sagesse
que la semer dans un désert.*

Lois de Manou, II

*Ne jetez pas les perles aux pourceaux,
de peur qu'ils n'en fassent des saletés.*

log. 93

De l'incompréhension naît la haine. Et la haine engendre la persécution tant
les psychiques prisonniers de leur mental sont jaloux de l'autorité qu'ils
détiennent en ce monde. Ils sont prêts à croire les pires énormités plutôt que de se
remettre en cause et de chercher par eux-mêmes le trésor caché en chacun. À
croire que l'humanité a soif de mensonges et non de vérité. Les fake news ne
datent pas d'aujourd'hui :

*Ô Saints, le monde est fou !
Si je dis la vérité, tous veulent me mettre à mort !
Ils n'aiment que les mensonges !*

Kabîr

Si Jésus a été persécuté en son temps, son disciple bien aimé a été rejeté par
les siens. La Bonne nouvelle que prétendent annoncer les canoniques est elle-

même un recueil de mythes et de croyances absurdes, compris à la lettre sur le plan physique alors que leur sens caché ne peut être compris que sur le plan métaphysique : la Virginité de Marie, la Résurrection... À l'exception de Judas Thomas et de quelques-uns comme Marie-Madeleine ou Salomé, nous assistons à un véritable dialogue de sourds entre Jésus et ceux qui le suivent :

*Si je vous disais une des paroles qu'il m'a dites,
vous prendriez des pierres,
vous les jetteriez contre moi...*

log. 13

*Je me suis vu dans une vision
alors que les douze disciples me lançaient des pierres
et me persécutaient.*

Ev. Judas

L'histoire nous prouve que la persécution a encore de beaux jours devant elle. Les Juifs ont exterminé les habitants de la Terre promise au motif qu'eux seuls sont le Peuple élu par leur Dieu. Les Romains ont persécuté les chrétiens qui à leur tour ont persécuté les gnostiques qui, eux, n'ont persécuté personne. Et pour faire bonne mesure les chrétiens se sont persécutés entre eux : catholiques contre orthodoxes, croisés contre cathares, papistes contre protestants... Ensuite sont venus les islamistes qui ont persécuté tous les autres : juifs, chrétiens, hindous, bouddhistes et même les soufis qui, eux, n'ont jamais persécuté personne. Le XX^{ème} siècle a connu avec la Shoah la pire des abominations : celle de la tentative d'extermination de tout un peuple par le nouveau peuple élu, celui des Aryens.

L'humanité semble passer son temps à s'auto-détruire. D'où viennent les racines de cette violence ? Des religions bien sûr et de toutes ces idéologies mal comprises qui veulent nous faire croire qu'il suffit d'exécuter la volonté d'un Dieu jaloux et tout puissant pour lui être agréable et accéder à un paradis hypothétique. Sans chercher à se questionner en profondeur, beaucoup sont prêts à exécuter à la lettre le moindre commandement divin et donc à exécuter leurs semblables pour faire plaisir à leur idole mentale. Ils croient pouvoir préparer la venue d'un royaume sur terre en exterminant tout autour d'eux. Leur vision est limitée au monde de l'espace et du temps qu'ils projettent dans un au-delà chimérique.

La Gnose est intemporelle et le gnostique n'a aucune visée spatio-temporelle. Ayant l'intelligence du cœur, son cœur est hors d'atteinte : « *Heureux sont-ils ceux que l'on a persécutés dans leur cœur.* » La persécution est sans objet puisqu'il n'y a plus en lui personne à persécuter. Ayant tué le grand personnage qui le persécutait intérieurement pour mieux lui voiler son être réel, il a réalisé le Soi. N'ayant faim que du Soi, le Soi suffit à le combler :

*Aucune arme ne peut blesser le Soi. Le feu ne peut le brûler,
Ni le vent le sécher, ni l'eau le mouiller.*

Bhagavad Gîta II, 24

La souffrance physique ne peut que hâter sa délivrance d'un monde avec lequel il n'a plus d'attaches. Il n'appartient pas au monde puisque c'est le monde qui lui appartient : « *le monde n'est pas digne de lui.* » Le gnostique sait qu'il est passant sur cette terre et n'a cure d'un autre lieu après cette existence : « *et on ne trouvera nul lieu à l'endroit même où l'on vous a persécutés !* » (log. 68)

Pour lui il n'est plus question d'aller ou de venir. Il n'aspire aucunement à un paradis après la mort et n'a nulle crainte d'un enfer éternel. Pour lui, il n'y a pas d'ailleurs. Il n'y a qu'ici et maintenant. Et d'ailleurs comment pourrait-il y avoir un ailleurs ou un après si la Vie est sans commencement et sans fin ? Même à Saint-Germain-des-Prés, il n'y a plus d'après. Il n'y a qu'aujourd'hui...

Naître ou ne pas naître, telle est la question ! Dès l'origine aucune chose ne naît. Et s'il n'y a pas de naissance il n'y a pas non plus de mort. Bien que Fils du Père, le gnostique, comme Jésus, est non-né. Il est, tout simplement, le Vivant. Le gnostique a pleinement saisi le message de Jésus, comme celui-ci nous y invite au logion 1 de l'Évangile selon Thomas : « *Celui qui trouvera l'interprétation de ces paroles ne goûtera pas de la mort.* »

Ces paroles sont simples et faciles à comprendre. C'est pourquoi nul ne les comprend. Elles sont trop fortes :

Avant qu'Abraham fût, Je suis.

Jn VIII, 58

*Heureux celui qui était déjà
avant d'exister.*

log. 19

Yves

*

On a vu au logion précédent que le bonheur protège contre l'impact de la persécution en retirant la cible-même qui était visée, c'est-à-dire la pseudo-entité de la personne s'identifiant au film qui se déroule apparemment au sein du monde, cadavre illusoire.

En vérité il n'y a personne qui persécute personne. Il y a seulement la Vie qui m'apporte les épreuves jusqu'à ce que je réalise que je ne suis pas celui qui souffre et qui se croit attaqué de l'extérieur, celui-ci est un fantôme. Je l'ai construit ou il s'est construit avec mon accord sur la base des mots et de la communication avec les aînés et cette construction n'est que limitation, différenciation, complexification immense ; elle a enflé vertigineusement au cours des années les sphères mentales et émotionnelles en chargeant toujours plus le support qu'est le corps physique qui en est devenu misérable dans sa dépendance à l'âme, comme un animal de bât surchargé, surexploité et méprisé.

Les chamans de tradition Toltèque attestent avec leurs mots simples que le monde est une illusion, ils l'appellent le rêve de la planète, qui est subjectif et différent pour chacun ; le parcours personnel est vu par eux de la même manière, il n'a pas de réalité c'est mon rêve personnel, qui peut être un enfer ou un paradis selon les croyances auxquelles j'ai donné mon accord au cours de ma domestication. Pour eux le physique, la matière est réelle, et on obtient la paix en remettant en question toutes nos croyances acquises, essentiellement celles qui définissent ce que nous croyons être, mais pour bien faire comprendre la colossale puissance de notre pouvoir créateur personnel ils vont jusqu'à dire que la couleur verte n'est verte que parce qu'on est d'accord et que ce n'est pas vrai. Être sceptique et douter de tout, tout en sachant écouter, est le cinquième accord Toltèque qui est tout à fait en phase avec le logion 3 de l'*Évangile selon Thomas*, le Royaume n'est ni dans le ciel ni dans la mer comme le prétendent les faux guides non éprouvés. Je peux observer a posteriori une heure de ma vie active et voir comment j'ai fait ceci et cela, discuté cinq minutes météo et jardinage avec le voisin, puis philosophie au téléphone avec un ami proche, préparé mentalement la fin de semaine qui approche, sans nullement renier ce qui est mon rêve personnel ; et je suis invité par ma faim et les persécutions intérieures qui en découlent et m'ont ouvert les yeux à regarder cette heure de mon existence autrement, en y retirant toute représentation, tout sens domestiqué : alors je vois très, très simplement que j'ai fait beaucoup de marche, je me suis assis, levé plusieurs fois, j'ai tracé des signes symboles sur une feuille de papier, ma bouche a émis des sons, mon oreille en a capté d'autres, mais le sens de ces actions a disparu et le témoin soulagé par cette vision d'enfance est le corps qui se sent libéré et rempli d'amour.

La persécution est le travail de la Vie, de l'Esprit supérieur qui œuvre magistralement pour faire réaliser la Vérité à celui qui a faim, manifestant en lui une maîtrise parfaite et merveilleuse, se jouant de la puissance colossale du mental, montrant ainsi qu'elle en est l'origine. Elle est le vrai guide, notre véritable Soi.

Christian, 6/07/2019

*

Dans leur Cœur

Heureux ceux que l'on a persécutés, car ils n'ont pas eu peur d'être eux-mêmes, en dépit de toutes les désapprobations et humiliations qu'ils ont pu subir, des attaques d'opposants dérangés dans leurs idées, leurs vérités et leurs faux besoins.

Ils n'ont pas eu peur d'être dénigrés, mal aimés, rabaissés au rang d'originaux, traités de mystiques dans son sens péjoratif, et même pire, par le passé, à être martyrisés.

Ils n'ont pas eu peur de n'être « rien », au-dedans et au-dehors de leur être ; et ainsi de permettre à « l'indicible » de s'introduire dans leur cœur affamé.

Il est bon de s'abandonner, même et surtout au plus profond du désespoir, au creux de la grande vague terrifiante, là où le monde manifesté essaie de nous remettre dans le rang, de nous enfouir, et quand tout est apparemment perdu ; et c'est justement là qu'il faut patienter, tenir bon, résister à la douleur, à la tentation de renoncer, savoir attendre que « l'Absolu » veuille bien pénétrer au fond du Cœur.

Jean-Paul

*

« *Dans leur cœur* » est à prendre ici au sens le plus profond. C'est plus que ce qui nous tient à cœur, c'est ce qui nous constitue réellement, c'est ce qui fait notre humanité véritable, qui nous donne notre vraie richesse. Ce que Thomas dit est donc : si vous êtes capables de ressentir les attaques qui heurtent votre nature profonde, c'est que vous savez où se situe votre vraie vie d'homme que le Père vous a donné. Pas besoin d'imaginer de terribles persécutions pour en faire l'expérience, la vie de tous les jours nous confronte fréquemment aux agressions contre notre humanité.

François de Borman
L'évangile de Thomas, éd. Mols, p. 211

*

Il n'y a plus de doute : il faut passer par la douleur pour que la douleur mène au bonheur par disparition de la zone de douleur et par refuge auprès du Père, qui étant tout amour ne laisse aucune place pour aucun manque.

Notre travail dans ce monde est donc bien défini et on ne peut manquer le coche. Mais il faut que nous arrivions à laisser toute la place au Père.

Marie- France

*

La souffrance tue ou libère.

La souffrance tue si elle conduit à des espoirs toujours déçus qui aboutissent finalement à la mort. Or il est des espoirs qu'entretiennent les religions, les philosophies, les sciences... en cultivant le mensonge. Leur discours se veut le garant de la vérité alors qu'il propose, ou impose, des contre-vérités. Il occulte le Réel en faisant miroiter des images faussement sécurisantes. Il aliène en prônant des manipulations qui empêchent toute interrogation véritable dont en tout temps la souffrance peut être l'occasion.

La souffrance libère si elle permet de rompre la continuité du film et de percevoir la lumière que voilent les images. Le discours officiel est construit pour que le film continue le plus longtemps possible et même dans un au-delà imaginaire.

L'aliénation causée par l'imaginaire n'est pas telle qu'elle puisse réduire le Réel à un silence définitif. Les images qui se déchirent si elles ne sont pas aussitôt recollées laissent entendre le Réel qui inlassablement demande la parole. Au plus fort de l'épreuve, **ça** parle en moi, **c'**est inédit, **ça** coule de source, **ça** demande à être entendu comme quelque chose qui n'est pas réductible au discours. Si le discours se fait insistant, la parole s'efface ; néanmoins elle laisse un goût irremplaçable, une nostalgie inguérissable. Le discours ne l'évacue pas en un tournemain. S'il propose des images de substitution, il ne guérit pas la blessure. La parole étouffée rend la douleur plus vive, tandis que si elle trouve un terrain favorable, à l'abri des assauts de l'imaginaire, alors elle se révèle, se perçoit et se reconnaît avec bonheur, et la souffrance, au lieu d'être mortifère, devient source de vie.

Celui qui a la nostalgie de son être authentique sera très tôt en porte à faux avec les tenants du discours. Il sera malmené, persécuté. Néanmoins, plus il sera soumis à l'épreuve, plus il se dégagera de l'imaginaire et plus il cherchera l'échange avec ceux qui comme lui ont abandonné les repères que constituent les images. Qui dira alors la joie qu'apportent de telles rencontres !

Émile

*

RECHERCHES

PAUL ET LE GNOTICISME (suite)

*l'homme qui croit à une apparition
reste dans l'incertitude ¹*



Conversion de saint Paul, 1629, Museu Frederic Marès, Barcelone

¹ *Homélies clémentines* XVII, XIV, Lagrasse, Verdier, 1991, p. 326.

L'auteur de la II^e *Épître de Pierre* avertissait ainsi que « l'ignorant et l'instable » déformaient la sagesse de Paul comme ils le faisaient des « autres Écritures » : « Croyez salutaire la patience de notre Seigneur, comme vous l'a écrit, selon la sagesse qui lui fut donnée, notre cher frère Paul dans toutes les lettres où il vous parle de ces choses. Certaines y sont rébarbatives, et les ignorants et les instables les tordent comme les autres écritures pour leur propre perdition »². Les exégètes valentiniens liront dans l'*Épître aux Galates* la proclamation par Paul de son indépendance vis-à-vis de Pierre : « Quand Képhas est venu à Antioche, je lui ai résisté en face, car il était à blâmer³. » Ils en déduiront que si Paul prétendait avoir reçu son Évangile « ni de la part des hommes ni par l'intermédiaire d'un homme », il ne l'avait nullement reçu de Pierre ni des apôtres encore imprégnés par le judaïsme. Il l'avait reçu plutôt de Jésus-Christ et de Dieu le Père « par une révélation » qui libérait l'élus de la loi du Demiurge régnant sur les Juifs : « Paul, apôtre, non de la part des hommes ni par un homme mais par Jésus-Christ et Dieu le Père, qui l'a relevé d'entre les morts... » ; « ...l'évangile qui a été annoncé par moi n'est en effet pas selon l'homme ; et ce n'est pas non plus d'un homme que je l'ai reçu ou appris, mais par un dévoilement de Jésus-Christ⁴. »

Dans l'*Épître aux Romains*, les valentiniens voyaient la façon dont les élus de Dieu étaient justifiés uniquement « par la foi » : « L'homme, par sa foi, est justifié sans les œuvres de la Loi⁵. » Néanmoins, ils réclamèrent qu'on reconnût sa proposition du « kérygme » (proclamation, annonce publique) qu'il offrait aux croyants psychiques : « Paul, esclave du Christ Jésus, apôtre appelé et mis à part pour annoncer l'évangile que Dieu avait promis par ses prophètes dans les saintes écritures au sujet de son fils, né de la semence de David selon la chair et établi avec puissance selon l'esprit de sainteté par sa résurrection d'entre les morts, Jésus Christ notre Seigneur⁶... »

Bien que le Père ait élu seulement « un reste » d'Israël, il n'avait pas rejeté le reste des Juifs : l'apôtre révélait que leur présente « dureté », leur aveuglement à son dessein contenait un mystère qui se trouverait résolu seulement quand « tout Israël » (la totalité des psychiques destinés à être sauvés) se lèverait et se joindrait à tous les gentils : « Je dis donc : Dieu a-t-il rejeté son peuple ? Que non ! ...je ne veux pas, frères, que vous ignoriez ce mystère : une part d'Israël est endurcie jusqu'à ce que soit entrée la plénitude des nations. Et ainsi tout Israël sera sauvé, comme il est écrit : De Sion arrivera le libérateur, il détournera de Jacob les impiétés et ce sera mon alliance avec eux quand j'arracherai leurs péchés⁷. »

² II P III, 15-16.

³ Ga II, 11.

⁴ Ga I, 1 - 11-12.

⁵ Ga III, 28.

⁶ Rm I, 1.

⁷ Rm XI, 1-26.

Pour le chercheur valentinien, Paul mettait en parallèle la sagesse secrète qu'il révélait « aux initiés » avec la « bêtise du kérygme » qu'il offrait aux croyants psychiques : « Moi, frères, je n'ai pas pu vous parler comme à des spirituels, mais comme à des charnels⁸ ... » Interprétant la *Première Épître aux Corinthiens* 7, les exégètes valentiniens virent un double sens dans le débat « voilé » de Paul sur l'union humaine du mariage. Pour les valentiniens, la chambre nuptiale est l'ensemble du cosmos. Seuls les pneumatiques, devenus de purs esprits, pourront entrer dans le Plérôme comme épouses du Sauveur : « La chambre nuptiale, c'est l'ensemble du Plérôme. Puis les pneumatiques, qui auront déposé leur âme et seront devenus de purs esprits, entreront dans le Plérôme, sans être vus ni empêchés, et seront conduits aux anges de la suite du Sauveur comme épouses⁹. »

D'abord la conjonction du Christ avec son élu, célébrée dans le sacrement d'« *apolytrôsis* », ensuite la relation de l'élu avec les croyants psychiques, avec le « mariage dans le cosmos » que l'élu accomplissait par le baptême qu'il recevait comme mort (psychiquement) : « Il faut vous partager la mort afin de l'épuiser, dit Valentin à ses disciples, afin de la dissoudre pour qu'en vous et par vous meure la mort¹⁰. » Vie et mort s'affrontent sur le champ de bataille du cosmos comme au sein de chaque homme. Paul décrit de même la mort comme maître du cosmos : « La mort a régné depuis Adam jusqu'à Moïse, et sur des gens qui n'avaient pas péché d'une transgression pareille à celle d'Adam¹¹... »

Finalement, continuèrent-ils, Paul dévoilait « le mystère de la résurrection », révélant que ceux qui étaient « morts » se relèveraient, les psychiques transformés et changés de sorte que Dieu serait en tout : « Un dernier ennemi est aboli, la mort... Et quand tout lui aura été soumis, alors le Fils aussi se soumettra lui-même à celui qui lui a tout soumis afin que Dieu soit tout en tout¹². »

Pour le temps présent, cependant, ils considéraient que Paul conseillait à ceux qui, comme lui, avaient la gnose (connaissance), de reconnaître, malgré leur liberté pneumatique, l'existence des chrétiens encore ignorants et de manifester de l'amour pour « les faibles » : « Ne nous jugeons donc plus les uns les autres mais plutôt jugez bon de ne pas mettre d'achoppement ni d'embûche devant votre frère » ; « L'homme spirituel juge tout et n'est jugé par personne... » ; « Prenez garde que votre droit ne devienne un achoppement pour les faibles¹³. » Dans l'*Épître aux Philippiens*, il pressait l'élu de devenir comme lui : « Soyez mes imitateurs, frères, et surveillez ceux qui marchent selon l'exemple que vous avez

⁸ I Co III, 1.

⁹ Irénée, *Contre les hérésies*, VII cité par H. Leisegang, *La Gnose*, Payot, 1971, p. 226.

¹⁰ Cité par Jacques Lacarrière, *Les gnostiques*, Albin Michel, 1994 p. 95.

¹¹ Rm V, 14.

¹² I Co XV, 26 ; 28.

¹³ Rm XV, 13 ; I Co II,15 ; VIII, 9.

en nous¹⁴ », c'est-à-dire en devenant comme le Christ qui, volontairement, renonça à ses prérogatives divines pour prendre la condition d'esclave et devenir semblable aux hommes.

Pour les valentiniens, Paul priait le Christ pneumatique, chef et tête du corps de l'Église ! C'est là « le mystère révélé aux gentils » que l'élu reconnaissait « comme le Christ en nous » : « Dieu a voulu leur faire connaître quelle est la glorieuse richesse de ce mystère, parmi les nations, c'est-à-dire le Christ en vous¹⁵... »

Les valentiniens remarquèrent que Paul dans l'*Épître aux Hébreux*, distinguait le premier abri « à l'extérieur de la tente », appelé le Saint, où les prêtres lévites rendaient un culte et le second abri, appelé le Saint des Saints, où n'entrait qu'une fois l'an le grand prêtre, précurseur du Christ entrant définitivement par son sacrifice dans le sanctuaire céleste : « L'Esprit saint indique, par là, que le chemin du sanctuaire n'est pas manifesté tant qu'est debout le premier abri. C'est une parabole pour le temps présent que d'offrir des oblations et des sacrifices incapables de parfaire la conscience des assistants¹⁶. » Dans cette épître, l'Apôtre pressait ceux qui, ayant été illuminés une fois, d'abandonner les « doctrines élémentaires » et, pour ne pas chuter, de rechercher l'initiation offerte aux pneumatiques : « En effet ceux qui ont une fois été illuminés, qui ont goûté aux dons célestes, qui ont eu part à l'Esprit saint, ... s'ils sont tombés, il est impossible de renouveler leur conversion¹⁷... » Faisant sienne cette image, Héracléon représente l'Église comme un seul temple contenant deux lieux de culte distincts, le premier réservé aux chrétiens psychiques, priant à la façon des lévites, et le second, le Saint des Saints, réservé aux gnostiques, « où ceux qui sont spirituels adorent Dieu¹⁸. »

Comme Paul, l'auteur de l'*Interprétation de la Gnose*, écrit de Nag Hammadi d'inspiration valentinienne, invite tous les chrétiens, qu'ils soient gnostiques ou psychiques, à s'aimer les uns les autres comme des frères car tous sont membres de la même Église qui est le « corps du Christ » : « Car nous avons tous été immergés dans l'unique Esprit pour être un unique corps... Et le corps n'est pas un membre unique mais plusieurs... Il y a plusieurs membres et un corps unique¹⁹. » Ceux qui sont encore en chemin doivent tendre aux réalités supérieures sans pour autant jalouser ceux qui ont déjà accédé à la gnose, car tous ont fait partie du même corps dont la tête est le Christ : « N'accuse pas ta tête de ne pas t'avoir désigné comme œil, mais plutôt comme doigt, et n'envie pas celui à

¹⁴ Ph III, 17.

¹⁵ Col I, 27.

¹⁶ Hé IX, 8-9.

¹⁷ Hé VI, 4; 6.

¹⁸ Héracléon, frag. 13 in Origène, cité par E. Pagels, *Les évangiles secrets*, Gallimard, 1982, p. 167.

¹⁹ I Co XII, 13-20.

qui a été donnée la part de l'œil, de la main ou du pied. Rends plutôt grâce de n'être pas à l'extérieur du corps mais de posséder la même tête pour laquelle existent l'œil, la main et le pied et le reste des membres²⁰. »

Autant l'ignorant ne doit pas jalouser le gnostique, autant le gnostique ne doit pas mépriser l'ignorant : « Vois le bien que nous voyons que détient notre frère : il nous considère comme lui-même, rendant gloire à celui qui nous donne la grâce. Il convient que chacun de nous profite du don qu'il a reçu de Dieu... Il faut se réjouir, exulter et prendre sa part de la grâce et du don... Ton frère, s'il possède la grâce, ne te déprécie pas, mais réjouis-toi de ce don spirituel unique... Ne considère pas que c'est quelque chose qui t'est étranger, mais plutôt que c'est ton bien propre... Mais quelqu'un progresse-t-il dans la parole, ne t'en scandalise pas. Ne dis-pas : "Pourquoi celui-ci parle-t-il alors que je ne parle pas", en effet ce qu'il dit t'appartient, car ce qui comprend la parole et ce qui parle, c'est la même faculté²¹... »

Les gnostiques valentiniens n'apparaissent donc nullement comme des dissidents de l'Église mais comme des guides spirituels, des phares de celle-ci. Tout en suivant les rites de l'Église extérieure, c'est au sein de l'Église intérieure qu'ils communient. Héracléon enseignait que si Dieu avait accordé l'intelligence spirituelle à quelques élus, il appartenait à ces derniers, ceux qui possédaient la gnose, d'enseigner au plus « grand nombre » et de les amener progressivement à la connaissance intérieure, car tous font partie des appelés²². La seule loi est celle du cœur, dit Valentin : « Beaucoup de choses qui sont consignées dans les bibles publiques se trouvent écrites dans l'Ékklesia de Dieu. Car les choses communes sont ces paroles qui viennent du cœur, la loi qui est écrite dans le cœur. C'est là le peuple du Bien-Aimé, qui est aimé de lui et qui l'aime²³. » Membres à part entière de la communauté des fidèles, les gnostiques valentiniens ne visent rien d'autre que l'harmonie dans l'unité : « S'il est vrai que ceux qui brisent l'harmonie, qui devient alors discordante, sont mis à l'épreuve pour prendre part au concert, combien plus ceux qui sont dans l'unité parfaite doivent-ils être mutuellement unis²⁴ ! »

Et de même pour *Le Second Traité du Grand Seth*, l'Église authentique est celle où se réalise dans la chambre nuptiale l'union des fidèles en Dieu et les uns avec les autres : « Dès avant la fondation du monde, lorsque se fut réunie la multitude entière de l'Église... elle célébra un mariage spirituel qui est une union... Et ainsi fut-il accompli dans les lieux ineffables par le Verbe vivant : le mariage immaculé est accompli grâce à la position intermédiaire de Jésus qui prépare et

²⁰ *Interprétation de la gnose* 18, in *Écrits gnostiques*, La Pléiade/Gallimard, p.1496-1497.

²¹ *Interprétation de la gnose* 15-16, id p. 1494-1495.

²² Héracléon, frag. 37-38 in Origène, cité par E. Pagels, *Les évangiles secrets*, Gallimard, 1982, p. 166.

²³ *Strom.*, VI, 6, 52 cité par H. Leisegang, *La Gnose*, Payot, 1971, p. 204.

²⁴ *Interprétation de la gnose* 18, id. p.1496.

règle toute chose... Formant un cercle autour de lui, il lui apparaîait comme leur Unité à tous... Et c'est un mariage de vérité et un repos incorruptible dans l'Esprit de vérité en chaque intellect, et une lumière parfaite dans un mystère ineffable²⁵. » Qui connaît une seconde naissance en l'Esprit ne vit que dans et par l'Esprit. En toutes choses il ne voit que l'Esprit, nous rappellent les écrits valentiniens :

Esprit indestructible moi-même, je salue les indestructibles. Je vous annonce des mystères indicibles, inexprimables et supra-célestes, que ne peuvent saisir ni les Puissances, ni les Dominations, ni les forces subordonnées, ni aucun être composé, mais qui ne sont manifestés qu'à la pensée de l'Immuable²⁶.

*Je vois tout suspendu par l'Esprit,
Je perçois tout véhiculé par l'Esprit :
La chair suspendue à l'âme,
L'âme se rattachant à l'air,
L'air suspendu à l'éther,
Les fruits portés hors de l'abîme,
Le nourrisson porté hors de la matrice²⁷.*

Selon le commentaire d'Hippolyte, le sens de cette hymne est le suivant : « La chair c'est, selon eux la matière qui est suspendue à l'âme par le Démiurge ; l'âme se rattache à l'air, c'est-à-dire le Démiurge à l'Esprit en dehors du Plérôme ; l'air est accroché à l'éther, c'est-à-dire la Sophia extérieure à la Limite intérieure et à l'ensemble du Plérôme. De l'Abîme sont portés les fruits, c'est-à-dire la projection (émanation) des Éons accomplie depuis le Père²⁸. »

Nous pouvons désormais mieux comprendre le danger représenté par les valentiniens pour les autorités ecclésiastiques qui tentaient de préserver l'unité de l'Église et de la prémunir contre la persécution politique. L'évêque ne pouvait tolérer que son autorité spirituelle soit contestée par une autorité se prétendant supérieure à la sienne. Il ne pouvait admettre qu'une Église intérieure ne reconnaissant que l'autorité de l'Esprit puisse s'insinuer au sein de sa communauté pour mieux la guider.

Irénée considérait certainement les gnostiques comme des hommes que Satan inspirait pour diviser l'Église de l'intérieur. Il condamnait prioritairement leur enseignement comme l'un des moyens qui divisait l'Église en factions, encourageait l'arrogance et le mépris parmi les initiés en suscitant l'envie, le ressentiment ou la fausse admiration de la part de ceux qui étaient exclus de leur

²⁵ *Second Traité du Grand Seth* 66-67, in *Écrits gnostiques*, La Pléiade/Gallimard, p.1135-1137.

²⁶ Épiphane de Salamine, *Panarion*, XXXI, 5, 1-2, cité par H. Leisegang, *La Gnose*, Payot, 1971, p. 201.

²⁷ Hippolyte, *Élenchos*, VI, XXXVII, 7-8 in *Premiers écrits chrétiens*, La Pléiade/Gallimard, p. 1155.

²⁸ *Premiers écrits chrétiens*, La Pléiade/Gallimard, p. 1474-1475.

cercle. Aussi longtemps que leur présence fut tolérée, Irénée les mit en garde : ils jetaient la confusion et incitaient à la controverse, ils remettaient en question l'autorité des chefs de l'Église, ils troublaient la foi des simples croyants. Ils suscitaient le doute, concernant par exemple l'efficacité des sacrements, poussant beaucoup à se demander si le baptême qu'ils avaient reçu était après tout véritablement efficace ou si c'était seulement une préparation pour le sacrement plus élevé de l'*apolytrôsis* : « Selon eux, ce n'est pas par écrit que cette vérité fut transmise, mais de vive voix, raison pour laquelle Paul dit : "Nous 'parlons' sagesse parmi les parfaits, mais sagesse qui n'est pas celle de ce monde". Et cette sagesse, chacun d'eux dit qu'elle est celle qu'il a trouvée par lui-même... ; ...Voilà donc les adversaires contre lesquels il nous faut lutter... Glissant comme des serpents, ils tentent de s'échapper de tous côtés ²⁹. »

Confrontée avec une telle exégèse de la doctrine de Paul, il n'est pas étonnant que l'Église chrétienne ait évité de placer le débat sur ce plan. H. Scheemelcher remarque que l'influence de Paul sur la théologie de l'Église resta étonnamment pauvre. Alors qu'Ignace d'Antioche, par exemple, le vénérât comme un apôtre et un martyr, ses lettres révèlent une influence quasi nulle de la théologie de Paul. Il se contente de faire allusion à « la porte solennelle par où passent ceux qui subissent la mort pour aller à Dieu, les initiés aux mêmes mystères que Paul³⁰ ». H. Scheemelcher suggère qu'il n'aurait même pas lu ou connu les lettres de Paul.

De la même manière, Polycarpe et les apologistes, Hégésippe, Justin et Athénagore, s'ils firent mention de Paul comme un personnage important, passent sous silence, voire ignorent tout de sa théologie. Polycarpe de Smyrne évoque ainsi seulement « la sagesse du bienheureux et glorieux Paul, qui... a enseigné aux hommes d'alors, face à face, avec précision et fermeté, la parole sur la vérité³¹... » Athénagore d'Athènes fait allusion à Paul pour étayer sa doctrine de la résurrection : « ... il est nécessaire, de l'aveu de l'Apôtre, que cet être sujet à la corruption et à la dispersion revête l'incorruptibilité pour que, une fois les cadavres rendus à la vie par la résurrection et réunis les éléments dispersés ou même complètement décomposés, chacun reçoive la juste rétribution de ce qu'il a accompli, soit en bien, soit en mal par l'intermédiaire de son corps³². »

Pour d'autres raisons, certaines sources ecclésiastiques rejettent l'enseignement de Paul, en lui reprochant notamment d'avoir coupé le lien avec la Loi de Dieu révélée à Moïse. Sous le nom de Clément de Rome, la littérature dite clémentine reprend des écrits judéo-chrétiens archaïques de l'église primitive,

²⁹ *Contre les hérésies* III, in *Premiers écrits chrétiens*, La Pléiade/Gallimard, p. 993-994.

³⁰ *Lettre aux Éphésiens* XII, 2 id. p. 195.

³¹ *Lettre aux Philippiens* III, 2 id. p. 222.

³² *Sur la résurrection des morts* XVIII, 5 id. p. 697.

représentée par Pierre et Jacques : « Au point où vous en serez, vous irez vers Jacques le juste : ce qui est du ciel et de la terre lui revient », avait prévenu Jésus³³. Les *Cérygmes de Pierre* sont violemment hostiles à Paul et à tout ce qu'il peut incarner : « Car certains qui viennent de la gentilité ont repoussé ma prédication conforme à la Loi pour adopter l'enseignement contraire à la Loi de l'homme ennemi (Paul) et ses bavardages frivoles. Et c'est de mon vivant que certains ont tenté, par des interprétations artificieuses, de dénaturer le sens de mes paroles en vue d'abolir la Loi. À les entendre, ce serait ma doctrine à moi, mais je n'oserai la prêcher ouvertement. Loin de moi une telle conduite³⁴ ! »



Pierre et Paul, IV^e siècle, Musée du Vatican

³³ Th 12.

³⁴ *Homélie clémentines*, trad. Siouville, Verdier, 1991, p. 70.

Jacques en conclut qu'il vaut mieux garder secrets les livres contenant la doctrine de l'Église : « Si nous mettons ces livres à la disposition du premier venu, et qu'ils soient falsifiés par quelques hommes audacieux, ou détournés de leur vrai sens par de fausses interprétations, comme vous savez que cela est déjà arrivé, ceux mêmes qui cherchent sincèrement la vérité seront réduits à errer toujours... Il vaut donc mieux que nous les gardions entre nos mains et que nous ne les communiquions qu'avec toutes les précautions³⁵... » Les *Homélies clémentines* suggèrent que, comme Simon le Mage, Paul était inspiré par le diable pour diviser la communauté romaine de Pierre. S'adressant à Simon mais visant en réalité Paul, Pierre accuse ce dernier d'être victime d'une hallucination : « Tu prétendais savoir mieux que moi ce qui concerne Jésus pour l'avoir appris de lui-même dans une apparition... l'homme qui croit à une apparition reste dans l'incertitude³⁶. »



Saint Paul, Museu Frederic Marès, Barcelone

François / Yves
(à suivre)

*

³⁵ *Homélies clémentines*, p. 75.

³⁶ *Homélies clémentines* XVII, XIV, p. 326.

JUNG ET LE GNOSTICISME

(suite)



*Nunquam unum facies
nisi prius ex te ipso fiat unum*

*Tu ne feras jamais l'Un
si l'Un ne se fait d'abord en toi*

Gerard Dorn
*Philosophia meditativa*³⁷

Malgré cette référence au divin, nous sommes loin de l'Âtman-Brahman des Upanishads : « En ce qui concerne le Soi, je pourrais dire qu'il est un équivalent de Dieu... Quand je dis "Dieu", je parle d'une *image psychique*. De même, le Soi est une image psychique de la totalité de l'être humain, totalité transcendante parce qu'indescriptible et inconcevable³⁸. » Il est vrai que Dieu lui-même n'est qu'un concept, mais c'est la disparition des concepts qui nous permet d'accéder à Dieu. Et c'est précisément cette frontière que Jung se refuse à franchir, car l'au-delà est inconnaissable. Confronté au « vide » du centre, le Moi se dissout : « Mais il ne peut pas coïncider avec le centre, car nous serions alors sans conscience... Et si le Moi attire à soi le centre, il perd l'objet (c'est l'inflation !)... En tout cas, pour moi toute possibilité de connaissance et d'assertion s'arrête à cette frontière, en raison de l'extinction du Moi³⁹. »

³⁷ Cité par Jung in *Psychologie et Alchimie*, 1952.

³⁸ Lettre du 13/01/1948, in *Le divin dans l'homme...*, p. 191.

³⁹ Lettre du 13/06/1955 in *Le divin dans l'homme...* id. p. 208.

Jung se réfère à un processus de transformation, donc de passage d'une forme à une autre forme plus élevée. Il décrit le moi comme contenu dans le Soi dont il reçoit la lumière mais soutient que c'est le moi conscient qui pilote le processus de transformation conduisant au Soi en prenant garde à ne pas se laisser submerger par le flot des images⁴⁰. Or comment le petit moi pourrait-il vouloir sa propre destruction ? La délivrance au sens des Upanishads lui paraît dès lors impossible, car il ne conçoit qu'une expérience limitée dans la conscience du moi : « Par la connaissance que l'on acquiert de soi-même, on n'atteint pas nécessairement à la connaissance du Soi, ou l'on n'en atteint qu'une partie infinitésimale, même si c'est le Soi qui vous a donné la lumière⁴¹. » La disparition de la conscience du petit moi lui paraît inconcevable. Il exclut donc toute libération en cette vie : « Que suis-je sans cette conscience individuelle qui est mienne ? Cela même que j'ai appelé le "Soi" n'a d'efficacité que par la médiation d'un "Moi" qui entend la voix de Ce qui le dépasse⁴² ». Dans une lettre du 29 août 1938 à V. Subrahmanya Iyer, Jung écrit à cet illustre maître spirituel hindou : « Ainsi, la libération ne peut être que très fragmentaire... Une libération totale signifie la mort... Si le Moi est totalement anéanti, il n'y a plus de personne pouvant éprouver consciemment. En anéantissant totalement le Moi, on crée l'inconscience. Cependant, il reste l'hypothèse d'une conscience sans Moi, une sorte de conscience-Atman. Je crains qu'il ne nous soit impossible à nous autres, hommes, de posséder cette suprême conscience. Dans la mesure où elle existe, nous n'existons pas⁴³. »

Pour Jung, il ne semble pas envisageable que la lumière puisse résorber l'inflation qu'elle suscite. Tel serait le principal danger guettant le gnostique à l'issue de sa quête : « Cette attitude présomptueuse naît d'une inflation qui provient de ce que l'illuminé s'identifie avec sa lumière, confond son moi avec le Soi et se targue d'être élevé au-dessus de son obscurité. Il oublie que la lumière n'a de sens que là où elle illumine une obscurité et que son illumination ne lui rend le service qu'il est en droit d'attendre d'elle que si elle l'aide à reconnaître sa propre obscurité » ; « Si le gnostique ne s'était pas identifié avec le Soi, il aurait dû voir de quelle obscurité il est composé... Le gnostique est même plus prêt d'admettre qu'il est bel et bien un homme du diable plutôt que de croire que son Dieu pourrait se servir de manifestations contradictoires⁴⁴... »

⁴⁰ F. Bonardel, id., p. 146.

⁴¹ Lettre du 22/11/1954 in *Le divin dans l'homme...* id. p. 197.

⁴² Lettre du 02/08/1957 in *Le divin dans l'homme...* id. p. 520.

⁴³ C. G. Jung, *Le divin dans l'homme*. Paris, Albin Michel, 1999, p. 237.

⁴⁴ F. Bonardel, id., p. 288 ; 297.

Selon Jung, les gnostiques de l'antiquité, laissant libre cours à leur imagination devenue destructrice, n'auraient pas su se prémunir contre le risque de succomber au principe de puissance⁴⁵. Il est vrai que la littérature gnostique des II^e et III^e siècles connaît une prolifération de mythes et de visions les plus hallucinants les uns que les autres... Mais de là à déceler chez les gnostiques une inflation psychique les conduisant à s'identifier à l'archétype du Soi⁴⁶, cela n'est possible que si l'on suppose la persistance du petit moi prêt à se gonfler d'orgueil, comme la grenouille voulant se faire plus grosse que le bœuf. Le moi ne peut s'identifier au Soi, seulement à l'image qu'il peut s'en faire, donc à une sorte de dieu extérieur.

Nous sommes là en pleine inversion des symboles. Une telle incompréhension n'est possible que parce Jung reste plongé dans la dualité. Le Soi ne peut se révéler qu'à celui dont le moi s'efface. Si la lumière sort par soi-même des ténèbres, c'est qu'elle les dissipe. Dans la Non-dualité, il n'y a plus ni toi ni moi, ni autre que toi, ni autre que moi. Il n'y a que Cela. *Je est un Autre* dit le poète. *Autre que Lui n'est pas*, répond le gnostique à l'unisson d'un Balyani.

*Quand vous vous serez connus,
alors vous serez connus
et vous saurez que c'est vous
les fils du Père le Vivant.*

Th 3

Victime d'amnésie, je me suis identifié à ce petit moi. Lorsque la mémoire me revient, je retrouve ma véritable Identité. Je découvre mon visage originel, mon Je qui n'est autre qu'un JE divin, le JE de Dieu. Boire à la source de la Mémoire est un symbolisme traditionnel notamment dans l'orphisme. On a retrouvé dans des tombes, en Italie du Sud et en Crète, des lamelles d'or de l'époque hellénistique, sur lesquelles sont gravées des vers servant de viatique à l'âme du défunt. L'initié est ainsi prévenu des obstacles qui se dressent sur son chemin dans l'au-delà. Voilà ce que dit une inscription sur une feuille d'or trouvée à Pétalie :

*Tu trouveras près de la demeure de Hadès, à gauche, une source.
Près d'elle, tout blanc, se dresse un cyprès.
Cette source-là, n'y va pas, n'en approche pas.
Tu en trouveras une autre. Du lac de la Mémoire,
froide, son eau jaillit. Des gardes devant se tiennent.*

⁴⁵ F. Bonardel, id., p. 148 ; 268.

⁴⁶ F. Bonardel, id., p. 312 ; 326 ; 384.

*Dis : « Je suis un enfant de la Terre et du Ciel étoilé.
Mais mon origine est céleste...
La soif me consume et me tue. Allons, donnez vite
la froide eau qui jaillit du lac de la Mémoire⁴⁷.*

Sur le plan psychologique qui est celui de Jung, il est tout à fait possible qu'un dépassement mal intégré des opposés puisse provoquer une inflation psychique chez l'être humain de même nature que celle ayant terrassé un Hölderlin, un Nietzsche, un Nerval ou un Artaud. Très marqué par le cas de Nietzsche, Jung écrit dans *Ma vie* : « Nietzsche avait perdu le contact avec le sol sous ses pieds parce qu'il ne possédait rien d'autre que le monde intérieur de ses pensées – monde qui, d'ailleurs, possédait plus Nietzsche que lui-même ne le possédait. Il était déraciné et planait sur la terre, et c'est pourquoi il fut victime de l'exagération et de l'irréalité⁴⁸. »

Une vision, une illumination « ordinaire » peuvent suffire à faire sombrer dans la folie un être insuffisamment structuré et mal préparé à cette épreuve : « Il existe beaucoup de gens dont on peut penser qu'ils sont fous, et qui font l'expérience du divin, et à ceux-là je ne contesterai pas l'authenticité de leur vécu, car je sais que ce genre d'expérience nécessite courage et solidité pour qu'on puisse lui résister⁴⁹. »

Que dire alors de la vision du Soi ? Vouloir résister à la révélation ultime peut créer un phénomène de dissociation psychique. Émile disait que la frontière est mince entre Metanoïa et Paranoïa. Parvenu au seuil de l'initiation, Milosz renonce à la poésie. Rimbaud abandonne toute création poétique après avoir connu les affres des *Illuminations* et d'*Une saison en enfer* : « Je suis réellement d'outre-tombe, et pas de commissions », écrit-il dans *Vies*.

Je est un autre, car mon vrai Je est autre que ce petit moi. Je peux avoir oublié mon vrai Je mais comment en définitive être autre que ce que Je suis ?... Autre que Je n'est pas...

***Mais lorsque vous verrez vos modèles
qui au commencement étaient en vous,
qui ne meurent ni ne se manifestent,
ô combien supporterez-vous ?***

Th 84

⁴⁷ trad. Simone Weil, *Œuvres*, Quarto, Gallimard, p. 669.

⁴⁸ *Ma vie*, p. 220, cité par F. Bonardel, id. p. 360.

⁴⁹ C. G. Jung, *Frère Nicolas* dans *La Vie symbolique. Psychologie et vie religieuse*, Paris, A. Michel, 1989 cité par M. Cazenave, *Le divin dans l'homme...*, id., p. 9.

Même si Jung fait souvent référence au Bouddha, le « devenir conscient », but de la psychologie analytique, n'est pas de même nature que l'Éveil métaphysique qui postule précisément l'effacement de l'ego dans le vide de Sunyata, décrit comme un état de conscience supérieur. Jung - qui en tant que scientifique se veut agnostique - semble précisément nier la possibilité d'une telle expérience puisque selon lui tout état de conscience suppose une relation entre un sujet et une représentation : « Tant que la Sunyata est perçue par un sujet, elle reste objet. Mais quand le sujet entre en Sunyata (le vide) et devient identique à elle, le sujet devient lui-même Sunyata, c'est-à-dire vide. Et lorsque le vide est vraiment vide, il n'y a plus aucun sujet connaissant. Le sujet a disparu et ce fait (ce vide) n'est perçu par aucune conscience car il n'y a plus rien. Il ne peut non plus y avoir de souvenir car il n'y a rien⁵⁰. »

Jung admet que l'éveillé, le Bouddha est supérieur aux dieux. Or les dieux par définition ont encore un ego car ils font partie de la manifestation. Seul le Bouddha est sans ego. Seul le Bouddha est Sujet pur : « Bouddha, pionnier spirituel pour le monde entier, dit - et il chercha à réaliser cette affirmation - que l'homme éclairé était le maître et le rédempteur des dieux (et non pas leur négateur stupide, comme le prétend la philosophie occidentale des Lumières)⁵¹. » Jung semble faire ici allusion à un célèbre épisode de la vie du Bouddha. Juste après son Éveil, Mara, le Malin, lui apparaît pour tenter de lui faire croire que Brahma, le dieu personnel, est la suprême Réalité, la limite insurmontable. Mais pour l'Éveillé, Dieu lui-même est sous le pouvoir de Mara. Le Créateur, le « Je suis », est la graine de l'être, la graine de conscience, mais le Bouddha, l'Éveillé, est au-delà de l'Être et du Non-Être, au-delà de la conscience : « Tu es Mara, le Malin. Et Brahma qui est ici, et ces dieux de Brahma, et ces légions célestes de Brahma, tous se trouvent dans ton poing, tous se trouvent en ton pouvoir. Tu crois sans doute, ô Mara, que le Bouddha est aussi en ta main, en ton pouvoir. Mais moi, ô Mara, je ne suis pas en ta main, je ne suis pas en ton pouvoir⁵². » Jésus ne dit-il pas dans le même sens ?

***Donnez à César ce qui est à César,
donnez à Dieu ce qui est à Dieu,
et ce qui est à moi, donnez-le moi.***

Th 100

⁵⁰ Lettre du 09/02/1939 in *Le divin dans l'homme...*, id., p. 68.

⁵¹ F. Bonardel, id. p. 374-375.

⁵² *Mahavagga II*, 3-4.

Il est symptomatique que Jung lors de son séjour en Inde se soit refusé à rencontrer des maîtres de la non-dualité, tels que Ramana Maharshi, alors qu'il en aurait eu la possibilité. Pis, il critique de façon très occidentale l'exemple du Maharshi et lui reproche même de s'être identifié au Soi ! « Une vie vécue pendant soixante-cinq ans dans l'harmonie la plus pleine, je la considère comme très malheureuse. Je me réjouis de n'avoir pas entrepris de vivre une telle merveille. C'est si parfaitement inhumain que je n'y trouverais pas le moindre plaisir... En outre, il est d'ordinaire, je pense, plutôt recommandé de ne pas s'identifier au Soi⁵³. »

Jung n'a manifestement pas saisi le processus de la Réalisation pourtant clairement décrit par Ramana lui-même. L'identification à un moi est le fait du commun des mortels plongés dans la dualité. L'éveillé, lui, cesse de s'identifier à un quelconque "moi", car il sait qu'il ne peut y avoir qu'un seul "Moi" et que celui-ci est sa véritable Identité, son Visage d'avant sa naissance. Il s'agit d'un retour à l'origine, non d'une « déification » au sens d'une « ascension » au niveau d'un dieu personnel, quel qu'il soit. On ne peut donc que retrouver et non s'identifier à son Identité : « Car celui chez lequel l'intérêt se concentre sur "l'ego", être individuel séparé, a peur de la mort, qui menace de dissolution cet "ego". Alors que dans le cas de Venkataraman, la peur de la mort a disparu pour toujours : il avait en effet compris que le "moi" (ego) ne faisait qu'un avec le "Moi supérieur, Universel et Immortel", l'esprit et le moi réel de tout être humain. Dire qu'il savait qu'il ne faisait qu'un avec l'esprit, n'est d'ailleurs pas conforme à la vérité, puisque cette affirmation suppose un moi séparé, capable de la formuler alors que le moi intérieur de Venkataraman était lui-même et consciemment l'Esprit⁵⁴. »

*...et le Vivant issu du vivant
ne verra ni mort ni peur,
parce que Jésus dit :
Celui qui se trouve lui-même,
le monde n'est pas digne de lui.*

Th 111

Yves

*

⁵³ Lettre du 15/09/1947 in *Le divin dans l'homme...*, Paris, A. Michel, 1999, p. 242.

⁵⁴ Arthur Osborne, *Ramana Maharshi et le sentier de la connaissance de Soi*, Paris, Les Deux Océans, 1989, p. 15.



*Kuntu Zangpo Kuntu Zangmo.
Le Dieu Tout Père Mère.
Népal*

ARTHUR RIMBAUD

L'ALCHIMISTE DU VERBE

(Suite)

Alchimie, dit Rimbaud dans *Voyelles*.

Alchimie du Verbe, précise-t-il dans *Une Saison en enfer*.

Ça ne veut pas rien dire, prévient-il dans l'une des *Lettres du Voyant*.

Tout poète authentique ne rêve-t-il pas de créer une œuvre : « *mon œuvre, qui est l'Œuvre, le Grand-Œuvre, comme disaient les alchimistes, nos ancêtres*⁵⁵ ». N'est-ce pas de ce côté qu'il faut chercher « *la clef de cette Parade magique* » ? Rimbaud y revient expressément dans un texte d'*Une Saison en Enfer*, précisément intitulé *Alchimie du Verbe* :

À moi. L'histoire d'une de mes folies.

Depuis longtemps je me vantais de posséder tous les paysages possibles, et trouvais dérisoires les célébrités de la peinture et de la poésie moderne.

J'aimais les peintures idiotes, dessus de portes, décors, toiles de saltimbanques, enseignes, enluminures populaires ; la littérature démodée, latin d'église, livres érotiques sans orthographe, romans de nos aïeules, contes de fées, petits livres de l'enfance, opéras vieux, refrains niais, rythmes naïfs.

Je rêvais croisades, voyages de découvertes dont on n'a pas de relations, républiques sans histoires, guerres de religion étouffées, révolutions de mœurs, déplacements de races et de continents : je croyais à tous les enchantements.

J'inventai la couleur des voyelles ! - A noir, E blanc, I rouge, O bleu, U vert. - Je réglai la forme et le mouvement de chaque consonne, et, avec des rythmes instinctifs, je me flattai d'inventer un verbe poétique accessible, un jour ou l'autre, à tous les sens. Je réservais la traduction.

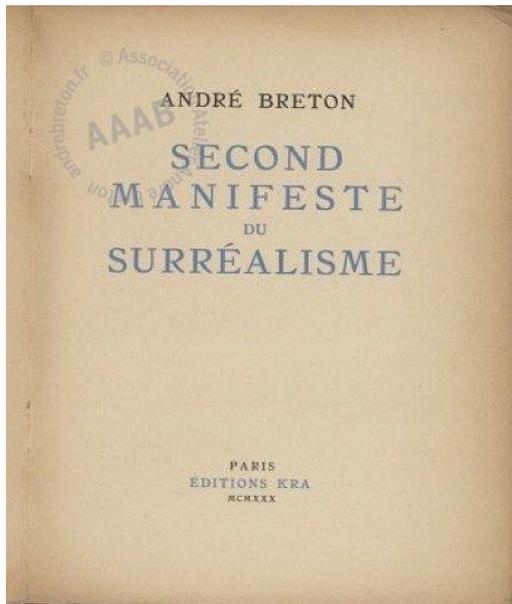
Ce fut d'abord une étude. J'écrivais des silences, des nuits, je notais l'inexprimable. Je fixais des vertiges....

Le vent de Dieu jetait des glaçons aux mares ;

Pleurant, je voyais de l'or - et ne pus boire. —

⁵⁵ Mallarmé, lettre du 14 mai 1867 in *Correspondance*, Folio/Gallimard, p. 345

Il appartient à André Breton - qui rapporte dans ses *Entretiens* avoir en quelque sorte intégré en lui la vision de Rimbaud - d'avoir fort bien marqué que telle est la direction, pour ne pas dire la Voie, à prendre si l'on veut saisir l'essence même de la quête poétique, quête d'Absolu par excellence. Lors d'une expérience vécue à Nantes, en 1916, Breton explique avoir été possédé par Rimbaud au point de s'être identifié à lui : « *À travers les rues de Nantes, Rimbaud me possède entièrement : ce qu'il a vu, tout à fait ailleurs, interfère avec ce que je vois et va même jusqu'à s'y substituer ; à son propos je ne suis plus jamais repassé par cette sorte d'« état second » depuis lors*⁵⁶. » Il écrit dans le *Second Manifeste du Surréalisme* :



“**Alchimie du Verbe**” : ces mots qu'on va répétant un peu au hasard aujourd'hui demandent à être pris **au pied de la lettre**. Si le chapitre d'Une saison en Enfer qu'ils désignent ne justifie peut-être pas toute leur ambition, il n'en est pas moins vrai qu'il peut être tenu le plus authentiquement pour l'amorce de l'activité difficile qu'aujourd'hui seul le surréalisme poursuit... Tout se passe... comme si quelques hommes venaient d'être mis en possession, par des voies surnaturelles, d'un recueil singulier, dû à la collaboration de Rimbaud, de Lautréamont et de quelques autres et qu'une voix leur eût dit, comme à

Flamel l'ange : “Regardez bien ce livre, vous n'y comprenez rien, ni vous, ni beaucoup d'autres, mais vous y verrez un jour ce que nul n'y saurait voir...” ... Je demande qu'on veuille bien observer que les recherches surréalistes présentent, avec les recherches alchimiques, une remarquable analogie de but : la pierre philosophale n'est rien d'autre que ce qui devait permettre à l'imagination de l'homme de prendre sur toutes choses une revanche éclatante et nous voici de nouveau, après des siècles de domestication de l'esprit et de résignation folle, à tenter d'affranchir définitivement cette imagination par le “long, immense, raisonné dérèglement de tous les sens” et le reste⁵⁷.

Ce n'est pas une nouvelle mode littéraire que lance Rimbaud, mais un appel à une libération de l'Imagination, prisonnière de l'étroit mental des bien-pensants. L'hallucination raisonnée ouvre les portes de la perception jusqu'au seuil de l'Esprit. Loin d'une école littéraire, il s'agit d'une forme d'ascèse qui, par-delà les sens, vise à retrouver l'essence du langage. Cet avènement d'un langage universel comme voie d'accès à la connaissance directe des choses, telle est déjà

⁵⁶ *Entretiens*, 1913-1952, Gallimard, 1952, p. 28

⁵⁷ André Breton, *Œuvres complètes I*, La Pléiade/Gallimard, 1988, p. 818-819

l'ambition des alchimistes. Par exemple Roger Bacon au Moyen Âge : « *Il remontait ainsi aux origines de toutes les notions simples ou complexes, fixes ou variables, vraies ou erronées que la parole exprimait. Cette grammaire universelle lui semblait être la véritable logique, la meilleure philosophie*⁵⁸... » Par exemple les Illuminés du XVIII^e siècle, Antoine Court de Gébelin surnommé l'Aventurier de la parole perdue : « *Il existe un ordre éternel et immuable qui unit le Ciel et la Terre, le corps et l'âme, la vie physique et morale, les Hommes, les Sociétés, les Empires, les générations qui passent, celles qui existent, celles qui arrivent, qui se fait connaître par une seule parole, un seul langage*⁵⁹... » Ou encore Louis-Claude de Saint-Martin surnommé le *Philosophe inconnu* : « *Cette division de langages, perpétuée sur toute la surface de la terre, répète d'une manière typique la situation actuelle de l'homme, pour lequel depuis sa chute, la Langue de tous les Êtres vrais qui l'entourent est inintelligible, et qui ne sait plus quel moyen employer lui-même, pour revivifier sa correspondance avec eux, et reprendre son ancien empire*⁶⁰. »

Rimbaud se trouve dès lors en bonne compagnie : « *Cette langue sera de l'âme pour l'âme, résumant tout, parfums, sons, couleurs, de la pensée accrochant la pensée et tirant. Le poète définirait la quantité d'inconnu s'éveillant en son temps dans l'âme universelle : il donnerait plus — que la formule de sa pensée, que la notation de sa marche au Progrès ! Énormité devenant norme, absorbée par tous, il serait vraiment un multiplicateur de progrès*⁶¹ ! » Retour à la langue d'avant l'épisode de la Tour de Babel ou *supplément d'âme* pour un Verbe qui serait celui de l'âme universelle, donc de la Divinité !

André Breton évoque dans *La Clé des Champs* le langage des oiseaux utilisé dans toute tradition hermétique. Nul doute que le surréalisme ne vise à retrouver la parole perdue des alchimistes de l'Antiquité : « *Le tout pour le surréalisme a été de convaincre qu'on avait mis la main sur la matière première - au sens alchimique - du langage*⁶². » Ainsi parle le philosophe hermétique : « *La langue des oiseaux est un idiome phonétique basé uniquement sur l'assonance... Cela signifie que le sens des livres sacrés n'est point littéral, et qu'il est indispensable d'en savoir retrouver l'esprit par l'interprétation cabalistique... Les rares auteurs qui ont parlé de la langue des oiseaux lui attribuent la première place à l'origine des langues*⁶³. » Et en ce sens la langue des oiseaux est proche de l'argot : « *L'argot reste le langage d'une minorité d'individus vivant en dehors des*

⁵⁸ Fulcanelli, *Les Demeures Philosophales*, J.-J. Pauvert, I, p.169

⁵⁹ *Le Monde primitif* d'Antoine Court de Gébelin, Paris, H. Champion, 1999

⁶⁰ *Tableau Naturel des Rapports qui existent entre Dieu, l'Homme et l'Univers*, Paris, DRC, 2001

⁶¹ Lettre à P. Demeny, dite lettre du « Voyant » du 15 mai 1871

⁶² André Breton, *L'Art alchimique et le surréel*, 1953

⁶³ Fulcanelli, *Les Demeures Philosophales*, J.-J. Pauvert, I, p.164

lois reçues, des conventions, des usages, du protocole, auxquels on applique l'épithète de voyous, c'est-à-dire de voyants, et celle, plus expressive encore, de Fils ou Enfants du soleil... l'argot est une des formes dérivées de la Langue des oiseaux, mère et doyenne de toutes les autres... Au moyen âge, on la qualifiait de Gaie science ou Gay Sçavoir, Langue des dieux, Dive-Bouteille⁶⁴. »

Ainsi parle l'artiste qui, nouvel Orphée, est capable par son art d'enchanter le monde entier et de communiquer même avec les animaux : « *C'est pourquoi, si vous en aviez l'intelligence, vous pourriez communiquer et discourir de toutes vos pensées aux bêtes, et les bêtes, à vous, de toutes les leurs, à cause que c'est le langage même de la Nature, par qui elle se fait entendre à tous les animaux... Quand je parle, votre âme rencontre, dans chacun de mes mots, ce Vrai qu'elle cherche à tâtons ; et quoique sa raison ne l'entende pas, elle a chez soi Nature qui ne sauroit manquer de l'entendre⁶⁵. »*

Ainsi parle le poète : « *Cette manière d'exprimer la consonance intérieure de toute chose par le "chant des oiseaux" recouvre à la fois l'incantation mélodique avec le rythme des vers qui crée la vibration du souffle et la répétition sonore imposée par la rime ; l'évocation symbolique de l'analogie entre les sens et les sons ; et l'invocation provoquant cette inspiration -l'enthousiasme- née de l'illumination intérieure... Ainsi l'art alchimique du poète consiste à crucifier le verbe sur l'écartelé du champ de la conscience afin qu'il ressuscite et qu'il s'élançe glorieusement de l'abîme jusqu'au Cœur vivant de l'être⁶⁶. » Et dès lors nul ne distingue plus « *La langue des oiseaux de la langue des anges⁶⁷. »**

Ainsi chantent à nos oreilles les sonorités mystérieuses du Poème : « *Rimbaud écrit le fameux sonnet des "Voyelles" où les mots, libérés de toute signification, sont astreints à une règle stricte d'agencement architectural et sonore⁶⁸. »*

Tout poète authentique est en quête de son être intérieur : « *J'ai vécu, l'œil fixé sur la source de l'Être / Et j'ai laissé mourir mon cœur pour mieux connaître* », chante dans *Bhagavat* Leconte de Lisle, que Rimbaud considérait comme très voyant. Être poète c'est être voyant et être voyant, c'est être en quête de son Moi profond, de sa véritable individualité : « *Car **JE est un autre**. Si le cuivre s'éveille clairon, il n'y a rien de sa faute. Cela m'est évident : j'assiste à l'éclosion de ma pensée : je la regarde, je l'écoute : je lance un coup d'archet : la symphonie fait son remuement dans les profondeurs, ou vient d'un bond sur la scène... Si les vieux imbéciles n'avaient pas trouvé du Moi que la signification fausse,*

⁶⁴ Fulcanelli, *Le Mystère des Cathédrales*, J.-J. Pauvert, p. 56 ; 58

⁶⁵ Cyrano de Bergerac, *L'Autre Monde...*, J.-J. Pauvert, p. 170

⁶⁶ Gérard de Sorval, *Le poète passeur d'âme*, Cahiers du Chêne-Voyelle N°4, 1992, p. 31-32

⁶⁷ V. Hugo, *En écoutant les oiseaux*, *Les Contemplations* II, IX

⁶⁸ Séverine Jouve in *ABCdaire du Symbolisme et de l'Art Nouveau*, Flammarion, p. 95

nous n'aurions pas à balayer ces millions de squelettes qui, depuis un temps infini, ont accumulé les produits de leur intelligence borgnesse, en s'en clamant les auteurs ! ... » écrit Rimbaud dans la *Lettre du Voyant* du 15 mai 1871. Et c'est bien pourquoi : « *La première étude de l'homme qui veut être poète est sa propre connaissance, entière... Je dis qu'il faut être voyant, se faire voyant.* »

De même pour André Breton, la Pierre Philosophale que recherche l'alchimiste n'est autre que son Moi originel : « *Je cherche l'Or du temps.* » Telle est l'ambition qu'il exprime sans ambages dès le début du *Second Manifeste du Surréalisme* : « *Tout porte à croire qu'il existe un point de l'esprit d'où la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et l'avenir, le haut et le bas, le communicable et l'incommunicable cesseront d'être perçus contradictoirement... En ce lieu mental d'où l'on ne peut plus entreprendre que pour soi-même une périlleuse mais, pensons-nous, une suprême reconnaissance, il ne saurait être question non plus d'attacher la moindre importance aux pas de ceux qui arrivent ou aux pas de ceux qui sortent, ces pas se produisant dans une région où, par définition, le surréalisme n'a pas d'oreille⁶⁹.* »

Il existe sur ce point une curieuse correspondance entre ce manifeste fondateur du surréalisme et nombre de textes de grands mystiques dont Breton n'avait vraisemblablement pas connaissance. Ainsi cette œuvre en latin d'un mystique anonyme du XVIII^e siècle : « *Avant que toutes les choses soient, il y avait un Point, non l'Atome ou point mathématique mais l'expansif. Dans l'Un il y avait implicitement contenu le Multiple. Il y avait la Lumière et les Ténèbres, Commencement et Fin, Tout et Rien, Être et Non-être⁷⁰.* » Ou encore ce poème d'un grand maître soufi du XIV^e siècle :

*Un univers est caché dans une graine de millet ;
Tout est rassemblé dans le point du présent...
De chaque point de ce cercle,
Sont tirées des milliers de formes.
Chaque point, dans sa rotation en cercle
Est tantôt un cercle, tantôt une circonférence qui tourne⁷¹...*

Breton n'a de cesse d'accuser la critique universitaire d'occulter, par pure ignorance, le fondement hermétique de la création poétique : « *En s'abstenant jusqu'ici d'en tenir compte, la critique universitaire s'est vouée purement et simplement à l'inanité. Il apparaît probable... que cette conception influence de façon plus ou moins directe les grands poètes de la seconde moitié du XIX^e siècle*

⁶⁹ André Breton, *Œuvres complètes I*, La Pléiade/Gallimard, 1988, p. 781-782

⁷⁰ *Le Mystère de la Croix*, Archè, Milan, 1975

⁷¹ Mahmûd Shabestari, Golshan-e-Râz, 145, in E. de Vitray Meyerovitch, *Anthologie du Soufisme*, Sindbad

(Lautréamont, Rimbaud, Mallarmé, Jarry)... Ainsi les grands mouvements émotionnels qui nous agitent encore, la charte sensible qui nous régit procéderaient-ils, qu'on le veuille ou non, d'une tradition tout à fait différente de celle qu'on enseigne : sur cette tradition, le silence le plus indigne, le plus vindicatif est gardé⁷². »

Que celui qui a des oreilles pour entendre entende⁷³ ! Tel est bien le travail de l'alchimiste comme du poète : « Nous côtoyons souvent le phénomène, voire le miracle, sans le remarquer, en aveugles et en sourds. Que de merveilles, que de choses insoupçonnées ne découvririons-nous pas si nous savions disséquer les mots, en briser l'écorce et libérer l'esprit, divine lumière qu'ils renferment⁷⁴ ! » Il est encore soutenu de nos jours par d'éminents érudits rimbaldiens qu'il n'existe aucune preuve d'une « quelconque signification secrète » de l'*Alchimie du Verbe* « que seuls des occultistes seraient à même de comprendre⁷⁵ ». Avec de tels propos, c'est Rimbaud qu'on assassine. C'est faire de l'alchimie à rebours et transformer en vil métal l'or du Verbe rimbaldien. C'est en faire de la mauvaise littérature. Certes Rimbaud compose *Voyelles* à dix-sept ans seulement ! Mais que fait-on des génies précoces ? Oublie-t-on qu'à six ans Mozart compose ses premières œuvres, qu'à douze ans Jésus étonne les Docteurs du Temple et qu'à dix-sept ans Ramana Maharshi réalise spontanément le Soi. Contester de façon aussi péremptoire l'hermétisme du Verbe rimbaldien est précisément la meilleure preuve de la présence sous-jacente d'une alchimie cachée dont le sens ne peut être révélé qu'à celui qui en découvre la clef, celle qui ouvre la porte des mystères. Non que Rimbaud ait fait œuvre d'alchimie au sens courant du terme. Non qu'il se soit lancé dans l'opus de la transmutation des métaux. Tout simplement, c'est par son intuition fulgurante qu'il a pu naturellement retrouver le chemin de l'antique alchimie spirituelle, celle de la transmutation de tout son être : « Ainsi Rimbaud ou Baudelaire ne sont pas des ésotéristes, des professionnels du mystère en quelque sorte, comme Dante, mais leur parole est elle-même mystère et révélation. Elle est symbole : elle cache et elle montre, elle adhère aux choses en épluchant leurs images⁷⁶. »

La psychanalyse des profondeurs apporte de nos jours un éclairage nouveau sur le processus alchimique en le reliant aux processus psychiques inconscients. Carl Gustav Jung a ainsi découvert qu'au tréfonds de l'inconscient se produisent des processus oniriques semblables à l'œuvre hermétique. Abordant les écrits hermétiques sous l'angle psychologique, Jung y reconnaît une expérience intérieure universelle connue dans l'Antiquité comme une *descente aux enfers* telle que pratiquée dans les Mystères. Comme Rimbaud, l'initié doit passer par l'épreuve

⁷² André Breton, *Œuvres complètes III, La Pléiade/Gallimard, 1999, p. 747*

⁷³ *Évangile selon Thomas 8.9*

⁷⁴ Fulcanelli, *Le Mystère des Cathédrales*, J.-J. Pauvert, p. 57

⁷⁵ *Alchimie du Verbe* in *Dictionnaire Rimbaud*, Paris, Bouquins / Robert Laffont, 2014

⁷⁶ Pierre A. Riffard, *L'ésotérisme*, R. Laffont, 1990, p. 832

d'Une Saison en enfer. Ce n'est pas par hasard si Virgile sert de guide à Dante aux premières étapes de la *Divine Comédie*. Ce n'est pas par hasard si le poète illuminé accorde une telle importance au rêve : « *Le rêve est une seconde vie. Je n'ai pu percer sans frémir ces portes d'ivoire ou de corne qui nous séparent du monde invisible. Les premiers instants du sommeil sont l'image de la mort... C'est un souterrain vague qui s'éclaire peu à peu, et où se dégagent de l'ombre et de la nuit les pâles figures gravement immobiles qui habitent le séjour des limbes. Puis le tableau se forme, une clarté nouvelle illumine et fait jouer ces apparitions bizarres : - le monde des Esprits s'ouvre pour nous... et je compare cette série d'épreuves que j'ai traversées à ce qui, pour les anciens, représentait l'idée d'une descente aux enfers* » (Nerval, *Aurélia*).

Yves
(à suivre)

Dyables

A noir, E blanc, Rouge, U vert, O ibique : rayelles,
 Je dirai quelque jour vos naissances latentes :
 A, noir corset velu des mouches éclatantes
 Qui bombinent autour des puanteurs cruelles,
 Golfs d'ombre, E, ~~frisson~~ ^{frisson} des vapeurs et des tentes
 Blanches des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles ;
 U, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
 Dans la colère ou les vrasses pénitentes ;
 U, cycles, soubrements divins des mers vides,
 Paix des pâtes semées d'animaux, paix des rides
 Que l'alchimie imprime aux grands fronts d'airain ;
 O suprême Clairon plein des stupides étranges,
 Silences traversés des mondes et des Anges :
 — O l'Omega, rayon violet de Ses Yeux ! — A. Rimbaud

Manuscrit autographe (Musée Rimbaud de Charleville-Mézières)

JULES MICHELET ET L'INDE

Passé à la postérité pour sa volumineuse *Histoire de France* qui reste une référence, Jules Michelet (1798-1874) est également l'auteur d'une histoire des religions publiée en 1864 sous le titre de *Bible de l'humanité*. Critique envers le judaïsme et le christianisme, il voit dans l'Inde l'origine de la Lumière. Il nous a paru intéressant de publier ici quelques extraits du chapitre IV consacré au *premier culte*.

*



Lever de soleil sur le Gange, Bénarès, Inde

Nous vivons de lumière, et notre légitime ancêtre c'est le peuple de la lumière, celui des Aryâs, qui, d'un côté vers l'Inde, de l'autre vers la Perse, la Grèce et Rome, dans les idées, les langues, les arts, les dieux, a marqué sa trace éclatante comme d'une longue échappée d'étoiles. Heureux génie, fécond, que rien n'a fait pâlir. Il guide encore le monde aux clartés de sa voie lactée...

Que lisons-nous dans la genèse vénérable des Aryâs, dans les hymnes de leur Rig-Véda, incontestablement le premier monument du monde ?

Deux personnes unies, l'homme et la femme, d'un élan commun, remercient la lumière, chantent ensemble un hymne à Agni (*ignis*, le feu)...

« Les aurores seules nous rendent le regard lucide en nous-mêmes. »

Dans le très beau rituel du mariage, la finale spécifie le haut privilège de la femme (propre à la seule femme du Nord qui garde tard ses énergies) : « Puisse-t-elle avoir dix enfants... *et son mari le onzième !* » Mot admirable, et d'immense portée, qu'un vif élan de joie tire du cœur prophétique...

Et au moment où, sans se concerter, d'un même cœur ensemble ils ont dit ce mot qui ne périra plus, ils se regardent à la lueur divine, et se voient tous les deux divins (lui Deva, elle Devi). Dans cette simplicité extrême qu'on dirait enfantine, apparaît le vrai sacrement de l'amour harmonique, la haute idée du mariage.

« Le mortel a fait l'immortel... Nous engendrâmes Agni... Les dix frères (les dix doigts), entremêlés dans la prière, ont inauguré sa naissance, l'ont proclamé notre enfant mâle. »

C'est le caractère grandiose de cette race, la première du monde, qu'en adorant, toujours elle sait bien qu'elle a fait les dieux. Dans l'hymne le plus enthousiaste, le phénomène admiré qui s'y voit sous des traits divins, est en même temps si bien décrit, suivi, analysé, qu'on retrouve aisément sa naissance, sa vie progressive. Bien plus tous ses passages restent marqués dans une langue transparente où les noms de Dieux ne sont réellement que des noms appellatifs (le fort, le Brillant, le Pénétrant, etc.).

Donc, nulle superstition. Si le Dieu s'oubliait, devenait un tyran, voulait enténébrer l'imagination de terreurs serviles, l'esprit, armé d'une telle langue, lui retrouvant ses origines, dirait : « Qui t'a créé ? c'est moi... »

Est-ce à dire que par cette dépendance mutuelle les dieux soient abaissés ? Ils sont aimés bien plus. Dans cette religion souriante, d'amitié sans terreur, ils se mêlent familièrement aux actes de la vie humaine, les élèvent et les divinisent. La tendre épouse, en préparant pour l'homme le pain sacré qui le refait le soir, est de moitié avec Agni. Les soins qu'elle a d'Agni, il sait les reconnaître. « Il est l'amant des filles et l'époux de la femme. » Il sanctifie, il illumine l'heureux moment de la fécondité.

Qu'il brûle en l'homme ou qu'il brille au foyer, qu'au ciel, d'un trait de feu, il féconde la grande épouse, Agni, sous ses formes diverses, de plus en plus se retrouve le même. On le sent à la chaleur vive du *sôma* qui relève les esprits. On le sent à la flamme inventive d'où part l'hymne ailé. On le sent dans l'amour, tout autant que dans le soleil...

À mesure qu'on observe que la chaleur est dans tel élément, dans telle forme de vie, les noms divins se multiplient, mais non réellement les dieux. Il n'y a pas à s'y tromper. Les hymnes le disent expressément, et marquent en termes clairs la simplicité monothéiste que couvre cette variété apparente : « Agni, tu es né Vârouna (l'eau, l'air), et tu deviens Mitra (la douce lueur avant ou après le soleil). Tu es Indra, fils de la force. Tu es Aryaman dans ton rapport aux filles... quand tu fais le mari et la femme d'un même esprit. » (Rig-Véda, III, 237). Ainsi une grande liberté restait encore. Ceux qui faisaient ces noms n'y voyaient nullement des personnes. La religion marchait légère ; elle aidait, et n'entravait pas, ne courbait pas l'esprit sous de basses terreurs. Elle avait quelque chose de la sérénité, du noble sourire qu'elle eut plus tard en Grèce...

La vraie formule du mariage, que nulle société ne dépassera dans l'avenir, est trouvée et posée :

« L'homme n'est homme qu'autant qu'il est triple, c'est-à-dire *homme-femme-enfant*. » (Manou, IX, 45)

« Selon les Védas, la loi et les sacrées ordonnances, selon l'usage populaire, l'épouse c'est la moitié du corps du mari, prenant une part égale aux actes purs et impurs. » (Manou, IX, 22)

« La mère vaut plus que mille pères ; le champ plus que la semence. » (Manou, IX, 52)



Adoration du soleil, Bénarès, Inde

MÉDITATION AU FIL DE LA PLUME

TOUTE-PUISSANCE



Jardin zen, Kyoto, Japon

Les concepts sont sans prise sur le Réel. Pourtant, même lorsqu'ils semblent avoir déclaré forfait, ils continuent leur cheminement semi-clandestin et cherchent à s'organiser pour assurer leur survie. Dans cette optique, le psychique, ou le pseudo-gnostique, mélange souvent inconsciemment connaissance et interprétation. Le dosage varie. Plus il est subtil, plus grande est la corruption. Tout en reconnaissant que le salut ne saurait être collectif ni se situer dans un devenir ni un ailleurs, le psychique qui se mêle de gnose se gardera de s'en tenir à l'ici-maintenant et à son aventure propre. Il s'adjoindra des comparses en vue d'explorer des zones où le flou permet la conspiration plus ou moins consciente, plus ou moins concertée contre la gnose désentravée des concepts.

Les psychiques ne peuvent s'en prendre qu'au révélateur du Réel, c'est-à-dire à ce corps qui est l'occasion nécessaire et unique de ma reconnaissance. Quand il dit **JE**, c'est moi qu'il désigne, puisqu'il a compris, au terme de son épreuve, que je suis l'unique, le tout et qu'autre que moi n'est pas. Cela, le psychique qui se targue de gnose, le sait aussi. Seulement, il veut bien être serviteur, mais il n'accepte pas l'effacement absolu et taxe de blasphème le gnostique qui ne peut plus laisser subsister le deux et dit **JE** en disparaissant aux yeux de celui qu'il désigne. Ainsi, ce qui à mes yeux est suprême humilité, le psychique l'interprète comme étant le péché d'orgueil par excellence. Il n'accepte pas que je puisse me nommer moi-même par la bouche de celui qui est devenu moi et que je consente à une limitation apparente dans le **JE** que je mets dans la bouche de ce corps dûment préparé à reconnaître que l'évocation du **JE** demandait impérieusement l'effacement de l'instrument révélateur.

Illimité dans ma nature réelle, j'accepte la limitation en vue de me reconnaître. J'accepte en particulier la limitation que prétend m'imposer, souvent sans s'en rendre compte, le psychique en mal d'affirmation et de justification. Ne voulant pas mourir, il cherche parfois à me faire mourir à sa place ; il réussit tout au plus à me voiler à son regard, ce qui du reste fait partie du jeu de mon occultation. Il n'en va pas de même dans la phase de ma révélation : les limitations auxquelles je consens en faisant appel au corps libéré des entraves du psychisme me permettent de prendre conscience de ma nature illimitée. Par ce corps, je découvre mon infinitude. Je le soumetts à l'épreuve jusqu'à ce qu'il consente à mourir totalement à lui-même. Or, lorsqu'il dit **JE** en me désignant, il est réellement mon révélateur. Sur la voie de ma reconnaissance, je ne saurais supporter la moindre amputation à une totalité indivisible. Ce n'est pas envers les psychiques que j'ai à me montrer vigilant : leur vision demeure de toute façon troublée par les concepts. C'est envers mes révélateurs que je me dois d'être absolument clair, toute faiblesse, toute concession, toute complaisance fausserait irrémédiablement le jeu de ma révélation. J'exerce pleinement ma toute-puissance ici-maintenant, sans limitation aucune. Je le dis, je le vis. Rien ni personne n'altérera jamais l'évidence de cette certitude.

Étant le Tout, j'avalise tout en toute intelligence et en toute innocence. Mais parce que j'avalise tout, je n'entends pas que, sous le couvert de la gnose, des voix qui se veulent autorisées, voire mandatées, émettent des opinions sur le bien que j'aurais empêché ou le mal que j'aurais permis. Je renvoie le rédempteur à ses rêves futuristes et je contemple le petit enfant. À bon entendeur, Salut ! Je n'exerce pas une autorité au rabais. Elle ne saurait être affectée le moins du monde par la contestation voire la conjuration des manieurs de concepts. Mais c'est surtout ma révélation qui doit être sans voile, grâce à ce corps que j'ajuste afin qu'il puisse dire avec clarté, avec force, avec autorité que les ténèbres ne sauraient exercer leur emprise sur la lumière. Je n'entends pas aliéner une parcelle, si infime soit-elle de l'autorité qui découle de la plénitude de ma perfection. Je n'entends pas l'afficher non plus, mais ce corps, qui a pris la mesure de mon intransigeance, sait de quoi il en retourne. Il témoigne à qui peut le comprendre que je l'ai amené à mourir à tout ce qui n'est pas moi. Après cette dissolution en moi, qui pourrait prétendre subsister si ce n'est par l'effet d'une illusion ou d'une prétention chimérique ?

Je suis l'unique, je suis le Tout. La conscience de mon unicité et de ma toute-puissance me vient de ce corps ayant réalisé grâce à moi qu'il n'est rien sans moi, qu'il est le rien du Tout, le rien permettant au Tout de se révéler à lui-même.

Émile

*

PSAUME DE LA RÉINTÉGRATION

Il m'advient quelquefois, au milieu de la nuit, d'être éveillé par le silence le plus accompli de l'Univers. C'est comme si, tout à coup, les multitudes célestes, apercevant dans ma pensée le terme assigné à leur course, s'arrêtaient au-dessus de ma tête pour me considérer en retenant leur souffle. Ainsi qu'aux lointains jours de mon enfance, toute mon âme se tend alors vers la grande voix qui se prépare à m'appeler du fond des espaces créés. Mais mon attente est vaine. La paix qui m'entourne n'est si parfaite que parce qu'elle n'a plus de nom à me donner. Elle est en moi et je suis en elle, et dans ce Lieu comme nous innomé où s'est accomplie notre union, il n'est pas jusqu'au mot le plus universel, Ici, qui n'ait perdu à jamais son sens ; car rien n'est demeuré hors de nous où nous puissions encore situer un Là-bas, et l'espace total où respire la pensée nous apparaît non pas comme le contenant, mais comme l'intérieur illuminé du beau cristal Cosmos tombé des mains de Dieu. Jadis, quand l'esprit du silence parfait me saisissait, je levais les yeux vers les soleils ; aujourd'hui, ma vue descend avec leur regard dans mon être. Car leur secret est là, et non pas en eux-mêmes. Le lieu d'où ils me contemplent est celui-là même où je me tiens, et au reproche aimant peint sur le visage de l'univers je reconnais la mélancolie de ma propre conscience. L'immensité engendrée par l'infinitude des mouvements circonscrits est impuissante à combler le vide de mon âme ; il n'est point de hauteur accessible à l'extension du Nombre dont les instants ne soient comptés par le battement de mon cœur. Que m'importe donc toute cette distance du rien au rien ! Certes, je suis tombé d'un lieu fort élevé ; mais c'est un autre espace qui a mesuré la chute où j'ai entraîné le monde. Le lieu réel, le lieu seul situé est en moi, et voilà pourquoi l'Univers, ma conscience, veille, veille cette nuit, et me regarde. Ô mon Père ! mon mal n'a pas nom ignorance, mais oubli. Reconduis ton enfant aux sources de la Mémoire. Ordonne-lui de remonter le cours de son propre sang. Le mouvement de ma chute a créé l'espace-temps, cette eau qui dans l'immobile Illimité sur moi s'est refermée et pour laquelle il n'est pas en ma puissance d'imaginer un récipient. Que mon ascension projette donc l'Autre Espace, le vrai, l'originel, le sanctifié, et que l'univers que voici, le Fils de ma Douleur dont le regard nocturne est sur mon âme, avec moi s'élève vers la Patrie, dans le joyeux courant d'influences bruissantes de la béatitude dorée.

Oscar Vladislav de Lubicz-Milosz
Bibliothèque russe et slave

*

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

Entretien avec Émile Gillabert par Inner Quest

Émile Gillabert a vécu une série d'expériences de transformation entre les âges de 8 et 10 ans. Ces expériences de "lumière intérieure" ont rempli son être pendant toute sa jeunesse et aussi à un âge plus avancé, alors qu'il était éditeur à Paris. À 55 ans, un ami lui fit connaître l'*Évangile selon Thomas*. Ceci fut, selon ses propres mots, "une révélation sans précédent". Émile continue : "J'y ai trouvé la claire confirmation de cette présence qui illumine et unit toutes choses. À partir de ce moment, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour approfondir ma compréhension de ce nouvel Évangile." Émile a participé de près à l'une des traductions françaises de l'*Évangile selon Thomas*, et en 1975, il a créé l'Association Métanoïa pour aider à approfondir et investiguer le sens des logia de l'*Évangile selon Thomas*. Le mot métanoïa veut dire littéralement "changement de mentalité". Dans ses discussions, Émile utilise les termes Gnose et gnostique avec le sens suivant : Gnose réfère à la Vérité ou Connaissance universelle et intemporelle. Un gnostique est quelqu'un qui comprend la pensée non-duelle et qui dédie sa vie à vivre la Gnose. Émile dit : "Les gnostiques sont rares."

Émile Gillabert fait beaucoup de similitudes entre l'*Évangile selon Thomas* et la spiritualité orientale. Il dit : "Alors que la Christianité émergeait du Judaïsme et se bâtissait à l'intérieur du contexte apocalyptique, la Gnose, fondamentalement autonome, rejetait toute fuite vers un espace-temps "ailleurs". L'Occident a ignoré la notion de "présent libérateur" qui est un thème essentiel des principaux enseignements orientaux, tel les Védas, le Bouddhisme, le Taoïsme, le Tch'an, et le Soufisme. De plus, un autre fait très révélateur est que l'*Évangile selon Thomas* ressemble aux enseignements orientaux en ce sens qu'il met l'accent sur le "ici-maintenant". Chercher à l'extérieur, c'est se condamner à ne pas trouver. "Mais le Royaume du Père s'étend sur la terre et les hommes ne le voient pas" (Logion 113). "La Gnose transcende l'espace et le temps, ce qui est contraire à la conviction typiquement chrétienne du devenir dans le temps ainsi qu'à l'idéalisme grec qui prône la fuite. Cette notion, que l'Occident a ignorée, constitue un des thèmes fondamentaux des principaux textes orientaux. Et ce qui est très révélateur, c'est que cette même notion (transcendance de l'espace et du temps) se trouve être l'essence des paroles de Jésus dans l'*Évangile selon Thomas*. Il faut beaucoup de temps et de travail afin d'aiguiser la capacité de discernement qui nous rend apte à reconnaître les importantes altérations successives qu'ont subies les évangiles canoniques tout au long des années. Dans l'*Évangile selon Thomas*, Jésus ne se place pas dans la perspective apocalyptique. Il s'ensuit que tout ce qui est écrit dans les évangiles canoniques, et dans cette perspective apocalyptique, vient des altérations faites par les différents rédacteurs successifs.



Inner Direction Journal : Pourriez-vous nous introduire à l'*Évangile selon Thomas* ? Quelle en est la source et comment se compare-t-il aux autres évangiles ?

Émile Gillibert : L'*Évangile selon Thomas* fait partie de manuscrits coptes découverts à Nag Hammadi (en Haute Égypte) en 1945. Il s'est fait connaître en France en 1959 suite à sa publication par Jean Doresse et Henri-Charles Puech. Plusieurs commentateurs comparent les logia de Thomas avec les paroles de Jésus telles que rapportées par les évangiles cano-

niques. Cette comparaison se fait parce que la moitié des 114 logia se retrouve dans les canoniques, quoiqu'avec certaines variantes. De là, la grande question : Est-ce que ce nouvel Évangile est plus vieux, ou contemporain, ou plus récent que les évangiles canoniques ? C'est par l'examen de cet Évangile d'un point de vue gnostique que nous sommes à même d'apprécier pleinement sa profondeur et son originalité lorsque comparé aux évangiles canoniques. De plus, beaucoup de choses doivent être révisées sur ce sujet car la Gnose a connu une mauvaise réputation parmi les Chrétiens durant les premiers siècles de la Chrétienté. Les Gnostiques étaient accusés d'être hérétiques par les hérésiologues (adversaires des Gnostiques dès le second et le troisième siècle), tels Épiphane, Hippolyte et saint Irénée. Ce dernier, qui était évêque de Lyon, nous a laissé un important ouvrage intitulé *Adversus Haereses* (Contre les hérésies) dans lequel il réfute les croyances gnostiques et montre leur dualisme.

Avant la découverte de l'*Évangile selon Thomas*, le seul moyen par lequel il était possible de connaître les œuvres des Gnostiques c'était par ceux-là mêmes qui les dénonçaient. La découverte de Nag Hammadi change radicalement l'image que les gens se font des Gnostiques et de la Gnose. La Gnose est davantage qu'une simple branche hérétique du Christianisme. C'est un arbre indépendant duquel le Christianisme est une branche.

Les premiers critiques qui ont parlé de l'*Évangile selon Thomas* l'ont accusé d'être gnostique, donnant à ce terme le sens dualiste utilisé par les hérésiologues pour décrire les écrits hérétiques. Ainsi, plus tard, nous parlons de connotation gnostique, parce que le nouvel Évangile accorde beaucoup d'importance au corps comme outil nécessaire de réalisation intemporelle, mais finalement la qualification de dualiste est impropre. En fait, c'est tout à fait le contraire. C'est à cette tâche que j'ai décidé de me dévouer dans toutes mes activités.

IGJ : Comment peut-on vivre l'enseignement de Jésus à partir de l'*Évangile selon Thomas* dans notre vie de tous les jours, à la maison, au travail, et plus spécialement dans la société actuelle ?

EG : Pour moi ce qui caractérise le mieux les paroles de Jésus dans l'*Évangile selon Thomas*, c'est leur sens d'immanence et de transcendance. En d'autres mots, ils établissent un lien intime entre le divin et l'humain. Dans le nouvel Évangile, le corps occupe une place très privilégiée qu'il n'a pas dans d'autres textes, ni orientaux ni occidentaux. C'est seulement quand le corps est dé-lié du mental que l'Esprit ou le Soi peut se reconnaître lui-même. Aussi longtemps que l'on se croit différent de l'Esprit, on empêche cette révélation ; aussi longtemps que l'on se vit comme une entité séparée, on se prive soi-même de la vision. Dans son invitation à prendre le "faible" en exemple, Jésus nous montre la simplicité requise pour la découverte de notre vraie nature. C'est une sorte d'innocence qui est à l'abri des concepts. La présence de cette simplicité et de cette innocence annule, invalide la fuite dans le temps, et elle est plus facilement saisie par les gens simples, qui vivent une vie quotidienne ordinaire, que par les intellectuels, plus doués à jouer avec les concepts.

IDJ : Pensez-vous qu'il y ait d'autres maîtres qui enseignent la vision non-duelle de la Gnose ? Pourriez-vous nous dire quelques mots à leur sujet ?

EG : En même temps qu'ils enseignent la simplicité de la vision non-duelle, les grands maîtres, comme Ramana Maharshi, Nisargadatta Maharaj et H.W.L. Poonja parlent de la rareté des êtres vraiment éveillés. Ils mettent bien en évidence le caractère illusoire de l'individu. Aussi longtemps qu'une différence existe entre l'individu et le Soi ou l'Esprit, l'éveil ne peut prendre place. Un être réalisé bénéficie de la vision unitaire.

Selon Ramana Maharshi, la clé de la Gnose consiste à se poser la question "Qui suis-je ?". La réponse vient lorsque l'on découvre notre unité intérieure : "Je suis le Soi". Nisargadatta met l'emphase sur l'affirmation de notre vraie nature : "Nous devons développer la conviction : 'Je suis l'Absolu'; ceci est très important." Poonja ne se fatigue jamais de dire : "Je suis Cela, Je suis Cela" et il décrit ainsi l'attitude qui permet à la connaissance spontanée de se révéler elle-même à elle-même : "Être sans passé et sans devenir". En d'autres mots, "être libre".

IDJ : Est-ce que l'enseignement de l'*Évangile selon Thomas* est non-duel ? Et si oui, de quelle manière ?

EG : Ce que ces Maîtres disent peut être trouvé dans l'*Évangile selon Thomas*. L'invitation de Jésus à faire le deux Un est tout à fait dans la tradition de la non-dualité orientale : "Quand vous ferez le deux Un, vous serez Fils de l'homme, et

si vous dites : montagne éloigne-toi, elle s'éloignera" (Log.106). Il va sans dire que l'image de la montagne représente le mental que l'Esprit, notre vraie nature, peut déplacer. Ce qui est particulièrement mis en lumière c'est le processus d'éveil dans un contexte de non-dualité. En d'autres mots, l'Esprit se reconnaît lui-même, n'appellant nul autre que lui-même. Si quelqu'un comme Nisargadatta Maharaj dit et re-dit : "Je ne suis pas ce corps, je ne suis pas ce mental," il ne dit pas clairement comment cette prise de conscience s'est faite. Et comme lui, les Maîtres bouddhistes et hindous ne clarifient pas ce "mystère". Les Upanishads disent seulement : "Le non-né donne naissance au non-né." Et les maîtres Tch'an disent simplement : "Depuis le commencement aucune chose n'est". Sur ce même sujet, l'*Évangile selon Thomas* est de manière surprenante très concis et ce qui est d'autant plus remarquable c'est que ce soit contraire à l'idéalisme grec et au judéo-christianisme.

IDJ : Pourriez-vous commenter : "Le Gnostique est au monde sans être du monde." Que signifie cette phrase ?

EG : On peut même spécifier que le Gnostique est le seul à être vraiment "au monde" parce que pour lui la réalisation ne peut pas survenir dans un "ailleurs", ni dans le futur. Situer la réalisation au moment de la résurrection du corps, c'est se condamner à ne jamais la trouver. On ne peut être au monde si on se tourne vers le passé ou le futur. C'est cette même fuite du monde qui nous empêche d'être dedans.

Le Gnostique n'est pas "du monde" parce que sa vraie nature n'est pas cette personne à laquelle il s'était illusoirement identifié. En fait, il est l'Être originel, le créateur de la manifestation. " Je suis l'Être de toutes choses, rien n'est mon être," dit Abd El Kader. Le principe ne peut pas être un élément du tout.

EDJ : Avez-vous vu Dieu ?

EG : Si voir Dieu c'est avoir la révélation de sa propre présence, en d'autres mots, être conscient de notre vraie nature, alors je peux répondre dans l'affirmative. Mais, si Dieu est un être tout puissant, différent de moi, alors je suis étranger à cette vision. Seule la vision unitaire supprime la perception dualiste. Si l'individu est effacé, seul Dieu demeure.

Émile Gillibert est décédé, le 6 juin 1995, quelques temps avant la publication de cet entretien.

*

MIETTES DE GNOSE

MILAREPA



Milarepa, Kathmandou, Népal

Quel malheur ? demanda Milarepa. Je suis heureux comme je ne l'ai jamais été. J'ai appris à m'éloigner de moi, à ressentir la vacuité des choses et à prier pour le destin des autres créatures...

...ceux qui sont pleins de désirs et de rancœurs ordinaires ne peuvent rien pour la cause d'autrui. Et ils ne font rien de profitable pour eux-mêmes. C'est comme si un homme emporté par un torrent prétendait sauver les autres...

Le petit Milarepa est loin, bien loin derrière, dans un passé de chair et de sang qui ne me concerne plus. Je n'ai plus de famille par le sperme, je n'ai de famille que l'humanité...

Rien n'est permanent en ce monde ; tout est frappé d'éphémère...

Derrière l'image palpite le vide. Si l'on saisissait les arrières-fonds, l'obscurité des coulisses à l'infini... Rien ne pèse plus lorsque l'on sait que tout n'est qu'illusion.

Le néant...

Sous l'emprise de la vérité ultime, il n'y a pas de méditant, pas d'objet à méditer, pas de sagesse définitive, pas de corps de Bouddha. Le nirvana n'existe pas, tout cela n'est que mots, façon de dire...

**Extrait de Éric-Émmanuel Schmitt, Milarepa, Albin Michel, 1997
p. 56 à 63.**

*

PAROLES DE L'INSTANT



Kauna San, Bagan, Birmanie

L'éternité, comme l'instant, est sans futur.

S'il y a Dieu, il est ; c'est tout.

Ce qui doit mourir est déjà mort.

Tu n'es pas connaissant, ni connu, mais connaissance.

Sortir du sommeil profond n'est pas renaissance, mais nouvelle douleur.

Chaque aphorisme est un poinçon.

Ne rêvons pas, vivons.

De quoi n'est-on pas esclave ?

De soi seul ?

Que suis-je ?

La réponse appartient à la poésie.

Dieu a-t-il besoin de l'homme pour se révéler à lui-même ?

Ou bien est-ce l'inverse ?

Fil continu du temps et, cependant, rupture constante du tempo !

Jacques

*

Poésie gnostique à l'heure de la sieste

Selon l'adage bien connu, Saint Thomas ne croit que ce qu'il voit.
Mais moi je vois que tout ce que je vois n'est que croyance.

Christian

*

À MOI ! TCHOUANG-TSEU

Au sujet du bout du monde,
On n'y est pas arrivé.
Déjà, il faudrait convenir d'un commencement.
Tu demandes à Tchouang-Tseu : « Le commencement a son ça ».
L'éternité n'en a pas.
À toi l'éternité.

Louis-Marie

*

Si vous réfléchissez sur le monde, depuis combien de temps il existait au moment où vous y êtes tombés, et combien de temps, après vous, il demeurera encore, vous trouverez que votre vie est éphémère et que vos souffrances sont d'une seule heure... Méprisez donc la mort et souciez-vous de la Vie.

Épître apocryphe de Jacques (in Écrits gnostiques, La Pléiade/Gallimard, p. 30)

*

BHARATA



La Poésie est une parole dont une Saveur est l'essence (Sahitya Darpana I).

... C'est la Saveur qui est l'essence de la poésie ; elle est formellement la cause de sa vie ; sans sa présence, rien ne peut recevoir l'attribution de poésie. Le mot Saveur (rasa), par dérivation régulière (de la racine ras, goûter) signifie « ce qui est savouré »... (Sahitya Darpana -Miroir de la Composition- I).

C'est parce qu'elle est essentiellement connaissance que la Saveur est dite : brillant de sa propre évidence (S. D. III, 60).

LA SAVEUR. Un état - tel que l'amour, etc. - manifesté par la représentation de ses causes occasionnelles, de ses effets perceptibles et de ses apparences transitoires, et constituant la manière d'être fondamentale d'une œuvre poétique, prend qualité de Saveur dans l'appréciation des êtres conscients.

On entend ici par Saveur le moment de conscience que l'œuvre d'art véritable doit susciter en quiconque est « doué d'un être intérieur » et « qui a une mesure pour juger. »

« Surgie avec le principe essentiel, sans parties, brillant de sa propre évidence, faite de Joie et Pensée unies, pure de tout contact d'autre perception, sœur jumelle de la gustation du Brahman, vivant du souffle de l'Admiration surnaturelle, telle est cette Saveur que tous ceux qui ont une mesure de jugement goûtent comme la propre Cause de soi indivisiblement » (S. D. III, 34, p. 45, 57).

J'ai fait ce Théâtre, déclare Brahma lui-même... propre à décrire les manifestations de ce Triple monde tout entier... J'ai fait ce Théâtre à l'analogie du mouvement de l'univers... Au Savoir sacré, à la science et aux mythes il fournira un lieu d'audience, et à la foule un divertissement : tel sera ce Théâtre (Natya Shastra -Traité du Théâtre- I).

L'art n'est donc pas une fin en soi. Il est un moyen au service de la connaissance sacrée... L'art, par la voie du sentiment, cherche à toucher l'être même. Et c'est trop peu dire que l'art « représente » l'univers ; il le refait, réellement, il en reconstruit une analogie (p. 84).

Pour l'Hindou, l'expression de la personnalité n'a aucune valeur artistique. Le beau, c'est la puissance émouvante du vrai (p. 84).

Entre les mots et les choses, y a-t-il un rapport de simple convention ou une appropriation éternelle ? Les deux thèses, aux Indes comme en Grèce, ont été soutenues. Mais la seconde - exposée par Bhartrihari - n'exclut pas la première. D'après Bhartrihari, il existe deux sortes de langage. L'un est fait de mots-germes (sphota), idéaux, inaltérables, qui sont les modalités de l'atman universel, les divisions réelles de l'univers ; le mot-sphota est à l'objet dans le rapport de cause manifestante à effet manifesté. L'autre est fait de mots sonores (dhvani), mots usuels, soumis aux lois naturelles, c'est-à-dire aux règles de la phonétique et de la grammaire (p. 85).

La Saveur est l'essence, le « Soi » du poème (p. 89).

L'opération poétique - dont la gustation poétique est le reflet - est un véritable travail du poète, non seulement pour connaître les lois de sa matière et les règles de son métier, mais aussi, travail intérieur, pour se discipliner et s'ordonner lui-même afin de devenir un meilleur instrument des fonctions « supra-naturelles » - en somme, une sorte de yoga. Par le jeu des sons, des sens, des résonances, des allures, tout son monde intérieur est mis en branle. Et comme il est une lueur reflétée de l'atman universel, son acte poétique participe au mouvement cosmique (p. 92).

L'homme qui sait entendre, à ce moment suprême, se trouve révélé à lui-même, par le miracle musical, dans un instant de parfait silence (p. 102)

Pour un transmetteur de la Parole sacrée,
même en cas de misère affreuse,
mieux vaut mourir avec sa Sagesse
que la semer dans un désert.

(Lois de Manou, II)

René Daumal, *Bharata. L'origine du théâtre. La poésie et la musique en Inde*, Paris, Gallimard, 1970

*

CONTES

LA ROSE DE BAKAWALI

(par Malou d'après la traduction de Joseph Héliodore Sagesse Vertu Garcin de Tassy, dans *Allégories, récits poétiques et chants populaires*, 1876 BNF Gallica)
Suite

La Rose de Bakawali n'est autre que le Graal : « *Les philosophes et les soufis ont établi que les perfections de Dieu sont son essence. Avant la création des choses, c'était le temps de l'existence invisible, ou de la parole. Alors Dieu existait en Lui-même ; le soleil lumineux de son essence était caché derrière la voile du mystère. Lorsqu'il voulut se manifester au dehors pour prouver que la Parole est aussi manifeste, alors il créa l'univers. C'est ainsi que l'unité de Dieu alla se réfléchir dans le miroir du néant.* » (Garcin de Tassy). Le monde est le miroir de Dieu. Il est Dieu se réfléchissant Lui-même en Lui-même. Qui se connaît soi-même ne peut que s'aimer Soi-même : « ... *le proverbe disant que celui qui se connaît lui-même connaît son Créateur s'applique bien à l'homme car il connaît et sa propre essence et celle de Dieu* ». Je crois chercher le Soi, mais c'est Lui qui me cherche. Et je ne puis le trouver nulle part ailleurs qu'au dedans de moi-même.



Rose verte, Jardin de Cendrillon, La Montagne, Réunion

Lakkha se met à genoux devant Taj-ulmuluk. Elle l'implore : « Cette maison est maintenant la tienne, je suis devenue ton esclave, épouse-moi ainsi je ne perdrai pas la face et nous serons heureux ! »

Taj-ulmuluk refuse. Il lui raconte tout : « Avant de te rencontrer, mes frères allaient à la recherche de la rose de Bakawali. Notre père a perdu la vue par accident. Seule, cette rose peut le guérir. Sur le chemin, ils se sont laissés prendre à ta beauté et à tes tricheries. Pour les délivrer je les ai déjoués. Maintenant, ce qui importe le plus pour moi est de trouver la rose. »

« Cette rose que tu cherches, dit Lakkha, je le sais, se trouve dans la région du Soleil, au royaume du Roi des fées. Bakawali est sa fille, la rose est en son jardin. Mais ce monde est inaccessible. Il est surveillé par des myriades d'êtres tous plus dangereux les uns que les autres. Les fées, les géants, les serpents et les scorpions, les rats le surveillent de tous les côtés, du haut du ciel, sur la terre et au plus profond du monde souterrain. Pas plus que la plus petite des fourmis, tu ne pourrais parvenir jusqu'à elle. À quoi bon te jeter dans la gueule du dragon ? Cherches-tu la mort ? »

« J'y parviendrai, l'homme est plus intelligent, plus perspicace que tous ces êtres grossiers. Reste dans cette maison, libère les princes prisonniers de tes artifices et garde-toi bien d'en user encore ! Je te demande de garder mes frères auprès de toi et d'attendre mon retour avec patience et humilité. »

« Certes, répond-elle, tu possèdes l'intelligence du cœur, celle qui distingue l'esprit de la matière. Mais le chemin est semé d'artifices, de séductions, de tromperies. Elles sont les ombres qui cachent la lumière. Garde l'esprit ouvert ! Ne succombe pas aux amusements, aux appétits enfermés dans la cage du corps ! Ce sont des démons qui te dévoreraient et te retiendraient sur la route. Le discernement, seul, peut te conduire. Si tu résistes à tous ces charmes, à ces jeux perfides, tu resteras le maître, alors tu trouveras la rose de ton désir. Va, maintenant, recueille le collyre qui rendra la vue à ton père et reviens délivrer tes frères, je t'attendrai ! »

« Comme j'ai déjoué tes tricheries, je déjouerai leurs embuscades. La force de l'esprit est plus grande que toute autre force. »

* * *

Taj-ulmuluk se met en marche. Il pénètre dans une forêt touffue. Les arbres aux hautes frondaisons la rendent si obscure qu'il lui est impossible de distinguer le jour de la nuit. Ce ne sont que buissons d'épines, ronces enchevêtrées. Il entend

les bêtes féroces se déplacer tout autour de lui. Taj-ulmuluk fraye son chemin, inlassablement. Écorché, griffé, déchiré il poursuit sans relâche : « *Si je veux parvenir au but, il me faut accepter de braver ces dangers. Ne dit-on pas que si le plongeur craint les crocodiles, il ne prendra jamais de perles dans sa main ?* »

Le temps n'existe plus, combien de jours, combien de nuits, s'écoulent en combats permanents ? Il est en sang quand il revoit la lumière.

Devant lui se déploie un paysage ouvert. Il se met en marche quand une immense montagne se dresse devant lui. Son sommet branle du chef, deux ouvertures géantes fendent le roc, puis une troisième. La montagne voit et parle. Ce que Taj-ulmuluk a pris pour une montagne est un géant. « *Voilà qu'il me tombe tout cru un bien délicat repas ! Quel dieu dois-je remercier de penser ainsi à mon estomac ? Jeune homme, ta vie est toute neuve et déjà tu veux mourir ? Qu'est-ce qui te pousse à quitter le monde de la vie pour choisir le désert de la mort ?* » Taj-ulmuluk, un instant, recule, pâlit devant ce monstre gigantesque puis se ressaisit : « *Sache, être sanguinaire, que la vie de ce monde périssable est un malheur pour moi. Plutôt que de le chérir, je m'en détourne et sans crainte j'affronte la mort. Alors viens et délivre-moi des souffrances que j'endure !* »

Ému par ces paroles, le géant s'adoucit : « *Non, je ne te dévorerais ni te ferai aucun mal, au contraire je vais tout faire pour te protéger et t'aider sur ton chemin, homme d'Adam !* ».

De jour en jour, ils apprennent à se comprendre, à lire en chacun d'eux et l'amitié se fait jour. Taj-ulmuluk fait découvrir à son ami la nourriture des humains. Le monstre prend goût au pain pétri par Taj-ulmuluk. Chaque jour il le mange avec joie, en redemande. Ces saveurs partagées attendrissent le monstre :

« *Tu m'as beaucoup donné, prince, et je n'ai encore rien fait pour toi. Il est temps de me demander ce que tu voudras !* »

« *Si je suis certain que je ne rêve pas et si tu me donnes ta parole en jurant par Salomon d'accomplir mon vœu ! On dit de vous que vous n'êtes pas dignes de confiance, vous autres, ogres aux grands appétits.* »

« *C'est que tu me mets dans une situation embarrassante. Accomplir ta demande peut me conduire moi-même à la mort si je n'y parviens pas. Mais j'ai, pour toi, beaucoup de reconnaissance, prince. Soit, je jure par Salomon de t'aider à réaliser ce que tu vas me demander. Je t'écoute.* »

« *Ce que je désire, c'est aller au royaume de Bakawali. Aide-moi à y parvenir !* »

« Aïe Aïe Aïe, ce que tu me demandes là est deux fois terrible. Terrible pour toi, car de nombreux dangers te guettent. Bakawali est la fille du roi des fées au pays du Soleil. Son jardin est surveillé sur les trois niveaux du monde. Pas même la plus petite des fourmis, le vent lui-même ne pourraient y accéder. Des monstres guettent de tous côtés, les géants, les fées, dans les airs, le rat-monstre sous la terre avec son armée de serpents et de scorpions. Et terrible pour moi qui me demande comment je vais pouvoir accomplir mon serment ? »

Une fois l'estomac rassasié, le monstre en appelle un autre qui surgit instantanément. Celui-là est le frère de Hammala, la gardienne des trois mondes. Il fait porter le prince jusqu'à elle en lui recommandant de le protéger et de le traiter avec bienveillance en son absence.

Hammala, dès qu'elle voit la beauté, la lumière sans ombre qui émane de Taj-ulmuluk, rayonne de joie.

« Voilà celui que j'attendais ! Il est en tous points semblable à ma belle Mahmouda. Je vais les marier ! »

Mahmouda était une princesse, Hammala l'avait enlevée à sa naissance pour protéger du monde sa beauté parfaite.

Désormais Taj-ulmuluk est aux portes du royaume de Bakawali. Il a vaincu les géants timorés, grossiers, débordants de convoitises. Son désir d'atteindre le jardin et de saisir la rose merveilleuse est toujours le plus fort. Mahmouda attendra qu'il ait atteint son but. L'union reste chaste. Il lui parle de son désir, elle le comprend et intercède auprès de Hammala pour lui permettre de réaliser son vœu. Hammala fait appeler le rat monstrueux, chef de l'armée du monde souterrain, et lui ordonne de faire entrer Taj-ulmuluk au jardin de Bakawali.

* * *

Le prince entre dans un jardin merveilleux. Le sol est d'or, les murs faits de rubis et de cornalines, les ruisseaux aux eaux de rose coulent en scintillant tels des diamants sur des lits de turquoises et répandent leur parfum dans des bassins éventés par de larges palmes d'agates. Les fleurs vermeilles poussent sur un sol d'émeraudes. Des grappes de raisins se nichent dans des feuilles de jade, des jujubes rubiconds s'épanouissent plus colorés que les mains des femmes teintes de henné. Sur des arbres de rubis pendent des grappes de fruits brillants comme les diamants des constellations célestes.

L'éclat de ce jardin surpasse celui du soleil.

Taj-ulmuluk s'avance en contemplant ces beautés, en respirant ces parfums. Il découvre une salle aux murs d'émeraudes et de rubis avec en son centre un bassin tout en diamants rempli d'eau de rose. Au centre du bassin s'élève une fleur épanouie d'où émane un doux parfum, la rose tant désirée est sous ses yeux. Il la contemple un instant, puis prestement, il ôte ses vêtements, entre, nu, dans le bassin et délicatement, cueille la rose tant désirée. Puis il sort du bassin, ajuste soigneusement la rose à sa ceinture, s'apprête à rebrousser chemin. Mais, un palais tout en cornaline s'ouvre à son regard. Il s'avance et découvre des salles admirablement décorées. Dans l'une d'elle, il voit un lit surmonté d'un dais. Les rideaux sont baissés. Il s'approche, entrouvre les voiles, et découvre une jeune fille endormie d'une beauté sans pareille. Il se dégage d'elle une telle lumière qu'elle éclipse celle du soleil et en emplit celui qui la contemple. Taj-ulmuluk la caresse du regard. Pour preuve de sa visite, il retire, doucement, l'anneau qu'elle porte au doigt, et à sa place y passe le sien. « *Bakawali, jamais, je ne t'oublierai. Ta beauté a transpercé mon cœur. Mon amour pour toi déjà me dévore et me fait souffrir. La rose que je t'ai ravie doit soigner mon père. Je m'en vais lui apporter mais c'est le cœur blessé que je m'éloigne de toi.* » Taj-ulmuluk, la rose précieuse attachée à sa ceinture, s'en retourne vers le passage souterrain.

De retour chez Hammala, il retrouve Mahmouda, maintenant, il peut l'honorer de son amour.

* * *

Taj-ulmuluk après quelques jours, manifeste à Mahmouda son désir de rentrer dans son pays et d'y aller ensemble. Hammala qui ne souhaite que leur bien leur donne deux brins de ses cheveux : « Voici le lien qui subsistera entre nous ! « Si vous vous trouvez dans une situation difficile, portez-les au feu, alors j'arriverai vers vous accompagnée d'une armée de géants. » Puis elle les fait emporter jusqu'au palais de Lakkha.

* * *

Arrivés chez Lakkha, à la demande de Taj-ulmuluk, celle-ci libère les quatre princes qui n'ont jamais vu leur frère. Ils retournent vers le palais de leur père. De leur côté, Lakkha et Mahmouda s'y rendent par un autre chemin, pendant que Taj-ulmuluk suit ses frères.

Dans une taverne, les frères, ivres, se targuent d'avoir trouvé la rose qui rend la vue. Taj-ulmuluk s'élève contre eux, menteurs éhontés, en la brandissant sous leurs yeux. Les frères font venir à eux un aveugle et sous prétexte de vérifier

son pouvoir, ils la lui arrachent des mains. Celui-ci recouvre la vue confirmant qu'il s'agit bien de la rose de Bakawali. Une rixe est engagée qui laisse Taj-ulmuluk pour mort. Les frères, rose en main, chevauchent vers leur père et lui rendent la vue. Le roi déclare une année de fête et de réjouissances pour tous les gens de son royaume.

De son côté, Bakawali, s'aperçoit de la disparition de la rose et de celle de son anneau. Elle comprend qu'un homme est parvenu en son royaume. En emportant la rose, Taj-ulmuluk a emporté, l'âme, le cœur même de Bakawali. Elle est désormais liée à cet homme inconnu. « *Quand la flèche du destin est lancée rien ne peut l'arrêter.* » Bakawali va elle-même à sa recherche. Elle parcourt le monde et parvient au royaume de Zaïn-ulmuluk. Voyant les réjouissances, elle se déguise en homme, questionne et apprend que le roi a recouvré la vue grâce à sa rose que les quatre fils ont réussi à trouver.

Elle réussit à entrer au service du roi et découvre les quatre fils. En les observant, elle constate qu'aucun d'eux ne manifeste les capacités ni les qualités nécessaires pour lui ravir la rose. Elle se dit qu'il doit y avoir un autre fils !

* * *

Taj-ulmuluk, remis des coups reçus, parvient au royaume de son père. Dans une grande forêt, il brûle la pointe du cheveu de Hammala qui surgit. Il lui demande de construire un palais semblable en tout point à celui de Bakawali. Il y installe Lakkha et Mahmouda. Des bûcherons sollicités pour lui vendre leur bois et généreusement rémunérés, découvrent le palais. Le bouche à oreille attire des gens du royaume de Zaïn-ulmuluk qui viennent s'installer dans les environs du château, une petite ville naît. Avisé de cette surprenante et inquiétante situation, Zaïn-ulmuluk demande à rencontrer ce rival étranger installé sur ses terres. Taj-ulmuluk prépare l'arrivée et l'accueil de l'équipage royal.

* * *

Arrivée devant le palais, Bakawali est stupéfaite. Ce palais est identique au sien. Il abrite forcément son ravisseur. Après le repas, Taj et Zaïn-ulmuluk discutent ensemble. Placée proche de Zaïn-Ulmuluk, Bakawali écoute leur conversation.

Taj questionne Zaïn-ulmuluk sur ses enfants. Celui-ci lui présente ses quatre frères. Mais il raconte aussi la présence d'un cinquième enfant. « *Il lui a été prédit une destinée fameuse. C'est par lui que j'ai perdu la vue. Mes fils me*

l'ont rendue. Mais quant à ce qu'il est devenu, je l'ignore. » Il raconte l'accident survenu, par sa rencontre fortuite, au cours d'une chasse, comment il a dû l'éloigner de la cour puis le bannir de son royaume. Taj questionne encore : « *S'il était présent dans l'assemblée, quelqu'un pourrait-il le reconnaître ?* » « *Seul l'émir qui a été son précepteur pourrait le reconnaître.* » Celui-ci balaie des yeux l'assemblée. Il regarde Taj fixement. « *Celui-ci est l'homme dont les traits, le langage et les manières rappellent ceux de l'enfant que j'ai éduqué autrefois.* » Taj se jette aux pieds de son père et se présente comme cet enfant qui a erré toutes ces années loin de lui. Alors, le père accueille le fils avec joie, le serre dans ses bras : « *Béni soit Dieu qui me donne de connaître cet enfant et de voir à travers lui le visage de la réalisation ! Cet enfant qui, aujourd'hui, me rend deux fois clairvoyant.* »

Taj présente à son père Lakkha et Mahmouda, ses deux femmes légitimes. Il raconte ses aventures depuis qu'il a suivi ses frères sur le chemin en quête de la rose de Bakawali, la rose salvatrice, la rose du cœur et de l'Amour. La rencontre avec Lakkha dont les quatre fils aînés portent l'empreinte de la bague sur leur dos, prouve qu'ils sont devenus ses esclaves. Ceux-ci, honteux, disparaissent immédiatement. Il dit aussi son désir absolu de trouver la rose. Comment malgré la rudesse du parcours, il a fait preuve d'une volonté sans faille et comment il a su déjouer les dangers afin d'y parvenir. Il raconte la bienveillance de Hammala, son mariage avec Mahmouda.

Enfin, le père et le fils se connaissent tandis que Bakawali voit, entend, à son tour, le ravisseur de son âme.

* * *

Bakawali rentre en son royaume. Elle fait envoyer par une fée de confiance, en plus de l'anneau échangé, un courrier enflammé à Taj-ulmuluk. Elle lui déclare son amour ardent, son désir d'union : « *Dieu a allumé dans le cœur la lampe de l'amour et la sagesse est venue s'y brûler.* » Taj-ulmuluk lui fait cette réponse non moins brûlante d'amour : « *Ton image est inscrite en mon esprit et mon cœur ne peut t'oublier. À tout heure du jour, je désire ta présence et le bonheur de m'unir à toi. L'excès d'amour fait bouillonner mon cœur ; il n'y a qu'une seule boisson mais elle est dans deux coupes.* »

À la tombée de la nuit, Bakawali reçoit cette déclaration comme une flèche en plein cœur. Elle fait venir Hammala et lui demande d'emporter, sur le champ, Taj-ulmuluk en son palais. Sitôt qu'il est arrivé, elle le fait cacher en un lieu sûr dans l'immense jardin.

Mais les fées parlent. Ce soir-là, Jamila-Khatoun, sa mère, a eu vent de

l'amour de Bakawali pour un être humain. Elle surgit dans sa chambre, se fâche et lui conseille de surveiller sa conduite. Elle reste un long moment à ses côtés avant de s'en aller dormir.

Dès que sa mère l'a quittée, Bakawali rejoint Taj. À sa vue, il reçoit une sensation si puissante, si violente qu'il en reste interdit. Elle lui tend les mains, il se lève. Tous deux, enivrés d'amour, réalisent l'union.

Jamila-Khatoun, dans la nuit, sort brutalement de son sommeil, comme si l'avait saisi le pressentiment d'un malheur. La lune pleine éclaire le jardin, elle va s'y promener. Le hasard la conduit à la cachette où reposent les amants. La colère l'envahit. Elle saisit Taj-ulmuluk, le jette dans les airs. Puis elle gifle puissamment Bakawali, la conduit fermement au jardin de son père Firoz-Schah où elle la laisse sous sa bonne et ferme surveillance. Celui-ci l'accueille avec bienveillance.

Mais Bakawali ne parvient pas à se distraire de ses pensées. La distance, la séparation raniment les feux de l'amour. Le cœur meurtri, embrasé, elle vit chaque instant dans l'image de Taj-ulmuluk. Aux fées qui l'entourent, elle ne parle que de son amour pour lui. Affligée de chagrin, de douleur, il lui semble qu'elle a perdu son cœur. Firoz-Schah redouble sa surveillance.

* * *

Depuis qu'il a été jeté de là-haut dans les airs, des épreuves jalonnent le chemin de Taj-ulmuluk. La chute le conduit sur des chemins confus et tortueux. Tout au long de son errance, l'éloignement forcé du jardin céleste le fait souffrir.

* * *

D'abord, Taj-ulmuluk tombe dans la mer. Il arrive sur une île où il voit des phénomènes étranges. Les arbres portent des têtes en guise de fruits. Elles tombent en ricanant et repoussent. Des grenades en pots de terre d'où sortent des oiseaux... il s'échappe de cette île en construisant un radeau.

Il parvient à une autre île. Du haut d'un arbre choisi pour y passer la nuit, il voit un énorme dragon surgir de l'océan, s'avancer sous son arbre. Le monstre vomit un serpent. Le serpent vomit une pierre si brillante qu'on se serait cru en plein jour sous la lumière du soleil. Elle attire oiseaux et animaux. Le serpent les dévore, une fois repu, il ravale la pierre, rentre dans le ventre du dragon qui repart dans la mer.

Taj-ulmuluk la nuit suivante jette une motte de boue sur la pierre au moment

où elle est crachée par le serpent. Celui-ci affolé se cogne aux rochers et meurt. Le dragon disparaît, Taj a réussi à s'emparer de la pierre. Il la loge à l'abri de sa ceinture.

La nuit suivante dans l'arbre choisi pour y passer la nuit, Taj-ulmuluk entend un geai raconter à ses oisillons une histoire sur les trésors précieux que recèlent la forêt.

Près d'un bassin se trouve un grand arbre dont un chapeau fait de son écorce rendrait invisible celui qui pourrait s'en approcher. Mais il est gardé par un serpent redoutable. Pour lui échapper, il faudrait sauter dans le bassin qui le transformerait en corbeau. Il pourrait voler sur une branche porteuse de fruits verts et rouges. Les rouges pourraient lui rendre sa forme initiale, les verts le rendrait invulnérable et lui permettrait de voler. Ses feuilles guérissent les blessures, son bois ouvre toutes les serrures et brise les corps.

Taj-ulmuluk tente l'épreuve et réussit. Ainsi armé des vertus de l'arbre, il part. Avant de sortir de la forêt, d'un bout de bois bien acéré, il s'entaille une cuisse, y loge la pierre du serpent, guérit la blessure avec une feuille prise à l'arbre.

En chemin, il passe devant un bassin de marbre. Il s'y baigne. En sortant, il ne voit plus son bâton ni son chapeau, le bassin lui-même a disparu. Il se trouve dans une ville et se voit transformé en une jeune et jolie femme. Il se marie à un jeune homme et neuf mois plus tard met au monde un fils.

Quarante jours plus tard, il se baigne dans un bassin et se voit, cette fois, transformé en Abyssin. Une femme noire le prend pour son mari et l'oblige à venir prendre soin de ses enfants. Il trouve un troisième bassin où il plonge et se retrouve, dans sa forme originelle, à l'endroit du premier où il avait plongé et retrouve le bâton, le chapeau qu'il met sur sa tête. Au cours de ces tribulations, ses pensées sont toujours tournées vers Bakawali.

Taj, enfin sorti de ces mauvais coups du sort, choisit la voie des airs pour poursuivre son chemin. Il atteint le sommet d'une haute montagne. Une belle maison de pierres y est construite. Il y entre. Il semble n'y avoir personne. Pourtant dans une chambre, il voit une belle femme étendue sur un lit, elle pleure. Il se présente à elle. Il apprend qu'elle a été enlevée par un géant qui la retient prisonnière. Elle est Rûh-afzà, la cousine de Bakawali. Elle lui raconte la maladie d'amour qui fait souffrir Bakawali depuis qu'elle est séparée de l'humain qui était parvenu jusqu'à elle. Il se dévoile à elle en lui racontant son histoire. Fort des armes trouvées en chemin, il la débarrasse de ses chaînes, la libère du géant en le combattant. Ensemble, ils volent vers la demeure de Rûh-afzà.

* * *

Ses parents, heureux de la revoir saine et sauve, annoncent l'heureuse nouvelle à Jamila et Firoz-schah. Jamila et Bakawali se rendent sans tarder vers eux.

Rûh-afzà les accueille et annonce discrètement à Bakawali que son amant est dans ses jardins. Elle obtient de Jamila qu'elle reparte seule et de laisser Bakawali auprès d'elle pour quelques jours.

Les deux amants vivent l'amour qui les réunit pendant ces journées. Mais la séparation est à nouveau inévitable. Rûh-afzà leur promet d'œuvrer à leur réunion prochaine.

Bakawali partie, elle informe sa mère, Husn-ara, de l'amour de sa cousine et de son sauveur Taj-ulmuluk. Elle reconnaît cet humain hors du commun et envisage d'aider à leur réunion. Elle fait faire un portrait de Taj-ulmuluk et se rend pour quelques jours chez Jamila-Khatoun et Firoz-Schah.

* * *



Rose de porcelaine, Jardin Gonthier, Rivière Saint-Louis, Réunion

M'UNIR À TOI



L'an 606 de l'hégire
Sur les terres de Nichapour

Un jour de ma jeunesse, sur la route de ma ville natale, Nichapour, alors que je galopais à toute allure, j'entendis les lamentations d'un homme qui se plaignait de la soif. Je dirigeai mon cheval vers l'homme assoiffé. Je le vis assis en haut d'un mur tout près d'un étang. Il oscillait d'un côté et de l'autre. On aurait dit un poisson hors de l'eau.

Je songeais à quelque moyen de désaltérer cet homme. Soudain, je le vis arracher une brique et la jeter dans l'eau. Sans doute venait-il de réaliser que, tant que le mur le séparerait de l'eau, sa soif ne pourrait pas être étanchée.

Alors j'entendis, oui, j'entendis l'eau qui se mettait à lui parler avec la voix d'un ami charmeur. En entendant ce prodige, le pauvre assoiffé, toujours en haut du mur, perdit l'équilibre et faillit s'écraser par terre. Mon cheval se cabra, s'emballa. Pris au dépourvu par ces secousses, je manquai moi aussi de tomber. Pourtant la chute ce jour-là nous épargna, cet homme et moi.

S'adressant à l'assoiffé, l'eau lui dit :

. Pourquoi me lances-tu des pierres ?

Toujours très étonné de percevoir les paroles de l'eau, l'homme lui répondit :

. J'en tire deux avantages. Le premier, c'est de t'entendre, le second, c'est de me rapprocher de toi. Car je ne m'unirai à toi que lorsqu'il n'y aura plus de briques entre nous.

Alors cet assoiffé me regarda et me parla de sa fascination pour le bruit de l'eau :

. Il est comme le son du rebec, comme le son de la trompette qui ressuscite les morts, comme le son du tonnerre qui embellit, au printemps, les jardins. Oui, ce bruit est comme les jours d'aumône pour le derviche, comme la libération pour le prisonnier, comme le souffle de

Dieu pour le Prophète, comme une intercession miraculeuse pour un coupable, comme l'odeur de Joseph pour Jacob.

Tout en récitant la litanie sans fin de l'eau, il continua à arracher des briques et, par là, à abaisser peu à peu le mur.

À qui s'adressait-il ? À moi ? À l'eau ? Je n'en savais rien. Il dit aussi, interrompant de temps à autre la litanie :

. Il faut arracher les briques de la séparation tant qu'on est encore jeune, puissant, vigoureux et fort de cœur.

Je pensais à moi-même. J'étais en effet jeune - dix-huit ans -, vigoureux et fort de cœur. Il me fallait, comme disait l'assoiffé, arracher les briques de la séparation. Mais comment ?

Il poursuivit :

. Il faut arracher les briques de la séparation tant qu'on est comme un jardin qui dispense ses fruits ; tant que notre corps est traversé par les flots de force et de volupté ; tant que la maison est prospère et le plafond élevé, tant que les piliers sont droits, tant que la vieillesse n'a pas stérilisé la terre, abaissé les sourcils comme une sangle, embrouillé les yeux, ravagé le visage comme le dos du lézard, neutralisé les dents et le goût, tant que la vieillesse ne nous a pas enchaînés par le cou, tant que le jour n'est pas la nuit, tant que l'animal ne boîte pas, tant que la route vers l'union n'est pas trop longue, que l'atelier n'est pas en ruine, que le travail n'est pas chaotique, que le mal n'est pas enraciné, tant que la force d'arracher les briques n'est pas encore réduite.

Je le voyais arracher les briques et s'approcher ainsi de l'eau. Au terme de tout cet effort, alors qu'il ne restait plus que quelques briques, il prit la position de la prosternation, le front, les mains et les genoux cloués au sol. Ensuite, il retira les dernières briques, s'approcha longuement et se pencha sur l'eau pour boire.

Un bruit particulier me parvint. Je tendis l'oreille et j'entendis, très douce, la voix de l'eau qui disait à cet homme :

. Tu oublies un troisième avantage. À chaque brique que tu lançais, mon niveau montait vers toi. Il montait très lentement, si insensiblement que tu ne t'en rendais pas compte. Je me rapprochais de toi d'instant en instant, car l'objet de l'amour se rapproche lui aussi, comme l'eau

s'approche de l'assoiffé.

Alors l'homme disparut dans l'étang, qui se referma sur lui. Je m'approchai de l'eau, je vis la danse des débris de briques à la surface et je me vis moi-même, dans le miroir qui se calmait, au début d'un long voyage.

Extrait de *Sur les pas de Rûmi*, Albin Michel, 2006, avec l'aimable autorisation des autrices Federica Matta et Nahal Tajadod

*





COMPTE RENDU DU SÉMINAIRE DES 7-8-9 JUIN 2019

Lors de ce séminaire du week-end de la Pentecôte à Pontigny nous nous sommes réunis à cinq reprises du vendredi soir au dimanche soir. Grâce à l'accueil de Marie-France, les rencontres ont pu se tenir à son domicile et l'hébergement a été assuré par les Missions de France dans des conditions modestes mais tout à fait correctes. Que Marie-France soit à nouveau chaleureusement remerciée pour sa disponibilité, ainsi que Jacques pour le travail effectué en amont en vue de préparer au mieux le séminaire.

Étaient présents : Marie-France, Christine, Maya, Malou, Jean-Paul, Marc, Louis-Marie, Yves, Marie-Céline et Ghilaine.

Après quelques nouvelles des membres qui n'ont pas pu participer, il a été donné connaissance de ce que le site de Metanoïa a été victime pour la seconde fois d'un piratage qui l'a rendu indisponible. Grâce à l'implication de Renaud Dachery, à qui il faut rendre hommage, le site est en cours de reconstitution. Une maintenance annuelle est envisagée pour contrecarrer ce type d'attaques informatiques. Un nouveau login et un mot de passe attitré doivent être envoyés aux membres par Renaud. Chacun est invité à signaler immédiatement tout dysfonctionnement qu'il viendrait à constater.

En ce qui concerne, la tenue de l'assemblée générale proprement dite, les formalités ont été réduites à leur plus simple expression, à partir des rapports prévus par les statuts : moral, d'activité et financier, préparés par Jacques et dont il a été donné lecture. Il a été indiqué que suite notamment aux problèmes liés à la maintenance du site, il faudra envisager à l'avenir d'augmenter la cotisation annuelle de 20 à 30 €. Les rapports ont été approuvés à l'unanimité.

Les formalités légales accomplies, les échanges ont commencé autour du logion 68, avec lecture - dans le cahier 166 - des commentaires des uns et des autres, et notamment ceux d'Émile Gillibert, aussi concis que pénétrants - et avons partagé à leur sujet. Nous avons également lu un texte de Jean Paul intitulé « *Dans leur Cœur* » qui paraît dans le présent numéro et que nous avons tous trouvé aussi simple qu'émouvant : « *Heureux ceux que l'on a persécutés, car ils n'ont pas eu peur d'être eux-mêmes...* »

Outre celui de Jésus, nous avons été accompagnés tout au long de ce séminaire par le témoignage de gnostiques qui ont subi en leur temps la persécution des psychiques :

Al Hallaj : « *Tuez-moi donc, mes féaux camarades, c'est dans mon meurtre qu'est ma Vie ! Ma mort c'est de vivre, et ma Vie, c'est de mourir !* »

Maître Eckhart : « *Autant en Dieu, autant en paix...* »

Simone Weil : « *L'innocent qui souffre sait la vérité sur son bourreau, le bourreau ne la sait pas.* »

Etty Hillesum : « *Tant de beauté et tant d'épreuves. Et toujours, dès que je me montrais prête à les affronter, les épreuves se sont changées en beauté...* »

La Gnose est présente en chacun et pourtant elle est inaccessible à la plupart. Elle ne suscite qu'incompréhension et colère. À juste titre car nul ne peut la recevoir sans perdre cet ego auquel les psychiques sont si attachés qu'ils s'y sont totalement identifiés. La Gnose est plongée en soi, connaissance de Soi-même, de son véritable Soi. Une telle démarche ne relève ni du mental, ni de l'intellect. Tel est le constat de Jung : " *Il s'agit d'une connaissance de nature irrationnelle, qui se distingue de la pensée arbitraire. Une chose qui se révèle de soi-même*". C'est bien pourquoi il s'est intéressé à cette exploration des profondeurs, à travers les écrits hermétique, alchimiques et gnostiques connus de son temps.

Qu'est-ce que le salut ? demande Marc. Les chrétiens croient trouver le salut de leur âme et donc la persistance de leur ego dans un au-delà hypothétique. Le gnostique, lui, sait que le mental est son ennemi et qu'il n'y a pas de délivrance sans extinction de son ego, ou plutôt sans réalisation de ce qu'en fait cet ego n'a aucune consistance, aucune réalité : c'est ce que l'on appelle éveil. L'ego rêve de son salut mais craint l'éveil qui n'est autre que délivrance de l'ego. On ne peut reprocher à l'ego d'avoir peur de sa propre mort. Face au Soi, l'ego ne peut que s'effacer et c'est pourquoi les juifs, craignant d'être éblouis par la lumière divine, disent à Moïse : « *Parle-nous toi-même, et nous écouterons ; mais que Dieu ne nous parle point, de peur que nous ne mourions* » (Ex. 19.20). Nul ne peut en effet voir Dieu sans mourir à soi-même : « *Tu ne pourras pas voir ma Face, car l'homme ne peut me voir et vivre* » (Ex. 33. 20).

Les psychiques préfèrent se réfugier derrière des règles, des rituels, des commandements. Il est plus simple de se mortifier que de plonger en soi, de jeûner corporellement que de pacifier son mental ou plutôt de le laisser en paix. Il est plus facile d'attendre une récompense d'un effort physique, même masochiste, et de croire que la grâce est du donnant-donnant. Les disciples eux-mêmes assaillent

Jésus de demandes en ce sens : « *Veux-tu que nous jeûnions ?...* » La religion du péché est-elle faite pour l'homme ou l'homme fait par la religion du péché ? Le seul péché c'est l'ignorance, ou plutôt l'oubli, nous dit Jésus : « *lorsque vous verrez vos modèles qui au commencement étaient en vous...* »

Les dogmes sont-ils faits par Dieu pour l'homme ou faits par l'homme pour un Dieu ? Le christianisme repose sur des dogmes compris littéralement : virginité de Marie, sacrifice du Fils par le Père sur l'autel de nos péchés, résurrection de la chair, jugement dernier... En douter, c'est s'exposer au rejet et à la persécution. La Gnose est-elle susceptible d'une telle déviation ? demande Christine. Non, en tout cas pas en ce qui concerne l'*Évangile de Thomas*. Grâce aux logia recueillis par Thomas, justement surnommé le douteur, nous savons que Jésus nous invite non pas à croire aveuglément en un dogme imposé, mais à chercher notre vérité intérieure, par nous-mêmes et en nous-mêmes : « *Celui qui trouvera l'interprétation de ces paroles ne goûtera pas de la mort* ». Qui voit son visage d'avant sa naissance, voit sa Face divine et renaît donc à sa condition éternelle. Le Soi est pure lumière et qui le réalise est véritablement illuminé : « *Il y a de la lumière au-dedans d'un homme lumineux...* »

À une question posée par Marc au sujet de la mort, Maya apporte des éléments de réponse de bon sens. Soit il n'y a rien après la mort, et alors il n'y a rien à craindre puisqu'il n'y aura personne pour être conscient de quoi que ce soit, comme dans le sommeil profond ou le coma. Soit il y a quelque chose, comme le suggèrent le Bardo Thödol ou les expériences modernes de NDE, et alors on verra bien...

La Gnose est saisie directe. Dès lors, la méditation est-elle utile ? demande Louis-Marie. Émile y répond dans l'éditorial du cahier 166 : « *Les pensées vont et viennent. Vouloir les arrêter par des exercices est non seulement vain mais contribue à les renforcer...* » Les techniques sont tout au plus des moyens, non des fins en soi, et c'est seulement en ce sens qu'elles peuvent avoir un sens. Il est d'ailleurs quasiment impossible de couper les pensées. Mieux vaut les laisser passer, sans plus s'en préoccuper, comme des nuages dans le ciel ou des bulles sur l'eau vive, enseigne-t-on dans le zen. « *Comme le psychique, le gnostique voit le mirage du désert, mais, à la différence du premier, il a reconnu que la vue de l'eau était irréaliste...* » ajoute Émile, dont nous avons pris plaisir à relire un autre texte consacré au *Sourire du Bouddha*.

Christine nous a éclairés sur les rapports entre Maître Eckhart et le judaïsme, notamment sur l'influence de Maïmonide dont le *Guide des perplexes* figure dans la bibliothèque de tout scolastique au Moyen Âge et qu'Eckhart cite à plusieurs reprises dans son œuvre latine. Malou nous a détaillé l'importance et l'influence des contes dans toutes les traditions... Comme chaque fois, chacun

des participants a donné sa vision de la vérité, son angle de vue, et posé sa pierre d'angle à l'édifice de la Gnose.

Et pour terminer en beauté, nous avons pu, grâce à Marie-France, assister à un magnifique concert donné par le quatuor Parisii au chœur de l'Abbaye de Pontigny.



Abbaye de Pontigny

*

Des rabbins se réunissent pour échanger sur une question fondamentale : « Dieu existe-t-il ? » Malgré des échanges aussi nombreux que passionnés ils ne parviennent pas à se mettre d'accord. Ils décident de se départager en passant à un vote. « Non ! » vote la majorité des rabbins. La question est réglée. À ce moment l'un des rabbins regarde sa montre et dit : « Bon, ce n'est pas tout ça. C'est maintenant l'heure du sabbat. Allons-y. »

Blague juive apportée par Maya

*

INFORMATIONS SUR LE PIRATAGE DU SITE

Suite à l'attaque informatique dont a été victime le site de METANOÏA, Renaud nous a apporté les précisions suivantes.

Le piratage consiste pour le pirate à détecter des sites plus ou moins vulnérables, à y pénétrer et à détourner le site de sa fonction initiale, en cryptant les données. Selon l'analyse du webmaster, le site METANOÏA a été infecté par un virus au mois d'août 2018. Cette infection a débuté à l'insu de tous de manière insidieuse en modifiant des lignes de code du programme WORDPRESS. Le 11 avril 2019 le pirate a décidé de déclencher son offensive. Il a complètement désorganisé le site et ses fonctionnalités en rendant inopérantes les lignes de commandes du programme WORDPRESS.

Notre site n'était pas suffisamment protégé ce qui a généré ce piratage et l'impossibilité d'accéder à nouveau à nos données. Renaud estime être en partie responsable de la situation actuelle car en tant qu'administrateur il aurait pu penser à sécuriser le site afin de détecter ce type de menace à temps. Cela n'est pas grave, cela fait 2000 ans que les gnostiques sont victimes d'attaques injustifiées de psychiques malveillants ou autres pirates : *Soyez heureux quand on vous hait, qu'on vous persécute...*

L'essentiel est qu'aujourd'hui nous savons comment procéder. Les failles de sécurité que présentait notre site sont maintenant corrigées. Le webmaster contacté par Renaud a considéré qu'une restauration à deux semaines ne servirait à rien et que le plus simple était de créer un nouveau site avec un nouvel hébergement OVH. Fondée en 1999, OVH est une entreprise française spécialisée dans les services de cloud computing. Le cloud computing (en français l'informatique en nuage) consiste à exploiter la puissance de calcul ou de stockage de serveurs informatiques distants par l'intermédiaire d'un réseau, généralement Internet.

Le webmaster a réussi à restaurer le site jusqu'à juillet 2015. Pour le reste, nous avons reconstitué avec Renaud les cahiers et articles détruits. Aujourd'hui le site est équipé d'un logiciel pare feu et antivirus avec des sécurités pour chaque abonné qui s'y connecte grâce à son mot de passe. Afin de préserver l'intégrité du site et d'éviter un nouveau piratage les mots de passe doivent être difficilement identifiables. C'est pour cette raison que chaque mot de passe est désormais constitué par une série de chiffres et de lettres, procurant ainsi une protection forte.

*

VOYAGES

Voyage dans les pays baltes : quelques impressions...

Nouveau voyage en des pays aussi singuliers que – les fois précédentes – l’Ethiopie, l’Iran et la Chine, suivant la route de la soie (et, comme eux, non encore pris d’assaut par le tourisme de masse) ; pays singuliers que sont l’Estonie, la Lettonie et la Lituanie, au bord de la mer Baltique.

Singularité façonnée par leurs destins respectifs et comparables ; comparables et liés.

Celui, par exemple, de l’Estonie, successivement occupée, à partir du XIIIème siècle de notre ère, par les Danois, les chevaliers teutoniques, les Suédois, la Russie des tsars puis celle des Soviets, jusqu’à son accession à l’indépendance et, pour finir, à son adhésion à l’Union européenne, après l’Otan.

Tandis que, de son côté, la Lettonie a connu également la présence germanique forcée des chevaliers puis, à parts égales, celle des Suédois et des Polonais et enfin celle des Russes, succédant aux Suédois – avec une « parenthèse » nazie – avant leur intégration à l’Otan puis à l’Union européenne.

Quant à la Lituanie, elle aussi aura subi le joug des chevaliers teutons avant celui des Polonais, de la Russie tsariste, de l’Allemagne à nouveau et, enfin, de l’URSS. Jusqu’à ce que la communauté internationale reconnaisse la souveraineté des trois Etats baltes, et que la Lituanie, à son tour, intègre l’Otan et, pour finir, l’UE.

Entre temps, se sera formée la « chaîne humaine » comprenant deux millions de personnes, entre Tallinn, capitale de l’Estonie, et celle de la Lituanie, Vilnius, pour que soit obtenue, enfin, la libération des pays baltes.

D’où leur singularité.

Arrivée à Tallinn et, se présentant au premier regard, des panneaux routiers qui signalent Stockholm et Helsinki ; tout comme, la veille, en route pour l’aéroport, Grenoble et Lyon !

Deuxième sujet d'étonnement, quelques heures plus tard : le jour se couchant à l'approche de minuit pour réapparaître à quatre heures du matin ; nuits presque blanches en cette saison, à même latitude que Saint-Pétersbourg. Nous sommes à huit cents kilomètres au sud du cercle polaire : même distance qu'entre Marseille et Paris !

Puis, s'offrant aux yeux et à la visite, la haute cité médiévale de Tallinn, tandis qu'à Riga, capitale de la Lettonie, se succéderont dès l'entrée dans la ville, les immeubles d'Art nouveau qui la caractérisent par l'inventivité, la variété et la richesse de leur ornementation ; et qui m'ont rappelé ce qu'a réalisé à Paris, au début du XX^{ème} siècle, le grand-oncle de ma femme, l'architecte Jules Lavirotte, contemporain – et peut-être concurrent ! – d'Hector Guimard.

Et, toujours à Riga, dans son musée national des arts de Lettonie, la gravité et même la tristesse de la plupart des personnages apparaissant sur la majeure partie des tableaux qu'il contient ; expression de sentiments qui témoignent des épreuves infligées à ce peuple, des siècles durant.

Aujourd'hui, alors qu'il a reconquis, de longue lutte, son indépendance, il présente un tout autre visage.

Par ailleurs, impossible de ne pas constater, dans le même musée, au milieu d'un grand nombre d'œuvres picturales, l'influence de peintres appartenant à d'autres pays européens, dont la France.

France retrouvée sur les rives du Niémen en Lettonie par la remise en notre mémoire d'un épisode de l'épopée napoléonienne en Russie ! C'est grâce aux voyages que nous devrions apprendre à nos enfants (et petits-enfants !) l'histoire et la géographie. Vaste programme !

Ainsi découvrirait-ils, comme nous le faisons en ce moment à bord de notre car, un pays plat et boisé, d'où sont étonnamment absents villages et troupeaux ; seules survenant, de temps à autre, des maisons en bois, petites et isolées.

Ces vastes espaces m'ont fait réapparaître les images du film *Alexandre Nevski* de Sergueï Eisenstein, fils de l'architecte Mikhail Eisenstein qui a œuvré à Riga en Art nouveau. Petit est le monde... et, cependant, immense !

Donc, étendues sans bornes ni présence humaine. A croire que la vie économique et sociale des pays baltes se concentre dans leurs capitales.

D'entre ces capitales, Vilnius, où l'attention est saisie par le nombre d'édifices religieux d'obédiences distinctes, mais où l'on perçoit, chaque fois, à l'occasion de cérémonies, une grande ferveur.

C'est, en quelque sorte, l'âme de ces peuples qui s'exprime ainsi profondément.

Lors de chacun de mes périple sur la tête d'épingle qu'est notre planète, en regard de l'univers, j'ai le sentiment qu'y règnent à la fois une infinie diversité en tous domaines... et une irrémédiable disparité affectant les conditions de vie de tous ceux qui l'occupent.

Et je n'ai de cesse de chercher, dans cette foule humaine, un dénominateur commun qui puisse, un jour, être la clé d'un bien-être partagé.

Ce partage, en tout cas, a eu lieu entre tous les membres du groupe que nous avons formé pour ce passionnant voyage dans les pays baltes !

Jacques



Tallin, Estonie

COURRIER DES LECTEURS

Le 27 juin 2019

Bonjour Maria

Comment vas-tu ?

Peux-tu m'apporter les précisions suivantes :

Tu connais le poème de Goethe **Eins und Alles**

Pour les trois derniers vers de la troisième strophe,
*Und was nicht war, nun will es werden
Zu reinen Sonnen, farbigen Erden ;
In keinem Falle darf es ruhn.*

je trouve deux traductions très différentes.

Celle de Jean Tardieu :

*Et ce qui n'était pas, veut être, veut enfin
Au soleil, à la terre, aux couleurs se mêler ;
Nulle chose jamais ne peut se reposer.*

Celle D'alexandra Charbonnier :

*Et « cela » qui n'a pas été, sera et se réalisera
En purs soleils, en terres colorées ;
Car « cela » ne peut jamais se reposer.*

Une troisième traduction, de Roger Ayrault :

*Ce qui n'a pas été veut devenir
De purs soleils, des terres colorées ;
En aucun cas elle n'a de repos.*

Quoi qu'il en soit peut-on qualifier ce poème de gnostique, mystique, pan-théiste ? Merci de ton éclairage...

A bientôt

Yves

*

Le 27 juin 2019

Cher Yves,

Merci pour ton mail.

Oui, Goethe est très intéressant pour la gnose.

Pour tout te dire, c'est par lui que j'ai découvert la gnose (sans le savoir. Ce n'est qu'avec André que j'ai pu mettre un mot sur ce que je ressentais : la gnose). Dans sa théorie que l'on appelle effectivement panthéisme, il précise bien que Dieu est partout, dans la moindre chose, donc il n'y a que Dieu. Les dernières lignes du poème sont magnifiques :

***Das Ewige regt sich fort in allen :
Denn alles muss in Nichts zerfallen,
Wenn es im Sein beharren will.***

C'est du pur Karl Renz.

Pour ce qui est des traductions de ce poème :

Tu oublies la traduction de Jean Tardieu : elle est nulle.

Par contre, les deux autres traductions sont très intéressantes, elles rendent bien le sens profond du poème. C'est peut-être une question de style qui me fait préférer la traduction de Roger Ayrault à celle d'Alexandra Charbonnier.

Dans cette strophe du poème, Goethe parle bien « du mouvement et du repos ». Je pense qu'il aurait plu à Émile, peut-être même qu'il le connaissait...

Maria

*

Le 6.07.19

Bonjour Yves.

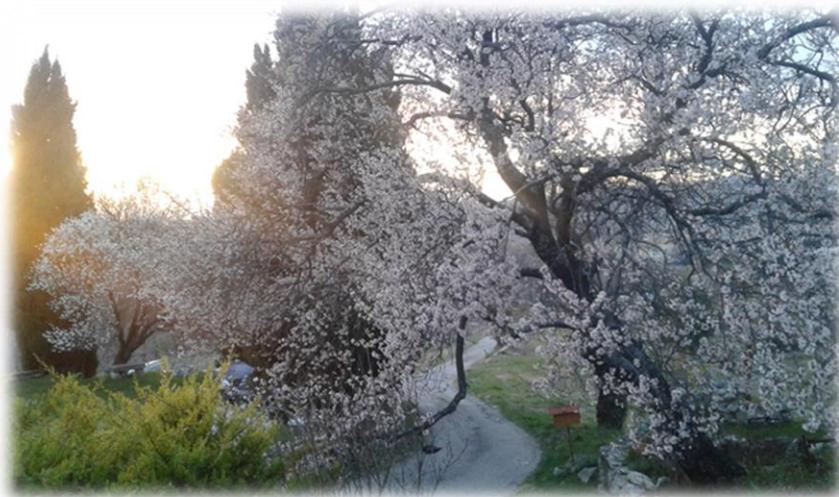
Je vais bien. J'ai rédigé mon commentaire ce matin et j'ai fait un rêve éveillé ensuite, à la Martin Luther King.

Le monde nouveau est déjà là, à l'intérieur de plus en plus de gens. Ce monde nouveau est juste indispensable dans un seul but, sauver la planète qui accueille l'humanité comme l'ont compris beaucoup de jeunes actuels dont le mental est encore souple. Où est le monde ? Croire qu'il est à l'extérieur bien réel est une croyance totalement erronée. Lisons Luis Ansa et Don Miguel Ruiz et on trouve confirmation des affirmations des grands maîtres qui disent bien depuis toujours qu'il est à l'intérieur de nous et pas ailleurs. C'est donc bien ici en chacun de ceux qui sont prêts que le monde nouveau apparaît, par le changement de nos croyances. C'est en dévoilant le commencement que nous pouvons accéder à ce changement de conscience. Le magnifique discours simple et insistant de ces Maîtres chaman est un développement magnifique et très bon à boire du logion 18, il dévoile le commencement. Il se passe vraiment des choses dans l'air caché du temps présent... caché à ceux qui restent attachés à leurs peurs et leur sécurité qui ne peuvent pas lâcher...

Dans l'abandon de l'inutile, du passé et même de l'avenir, dans l'amitié et l'amour...

Christian

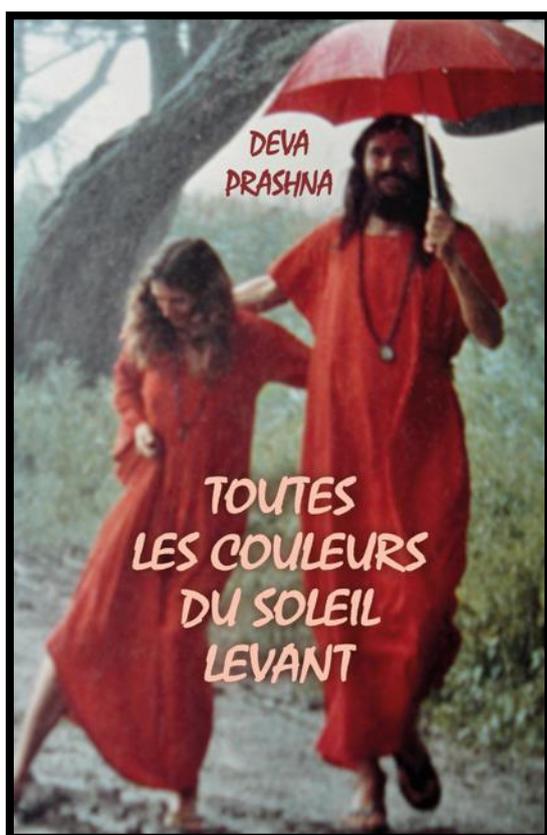
*



Amandiers, photo Christian Roux

BIBLIOGRAPHIE

DEVA PRASHNA *TOUTES LES COULEURS DU SOLEIL LEVANT* LIBRINOVA 2018



Lorsque je suis arrivée au Ranch, nous n'étions que quelques dizaines de sannyasins. Je n'avais aucune idée des implications de notre implantation. Mais maintenant que les disciples ne cessent d'affluer de tous les États américains, de tous les pays d'Europe mais aussi d'autres continents, maintenant que nous sommes plusieurs milliers, les projets se déploient en proportion de nos capacités. Quoique nos chantiers dérangent et que les permis de construire se fassent parfois attendre sinon suspendre, rien ne vient ralentir la valse des engins de chantier. Bulldozers, chargeuses sur roues et sur chenilles, décapeuses, niveleuses, chargeurs frontaux ou tombereaux, toute une formidable armada d'équipements *high tech* poursuit son labeur sans faiblir, hommes et femmes au volant sans distinction. Quel spectacle ! Quel bascu-

lement radical depuis les années bohèmes de l'ashram de Poona !

De meeting en meeting, Sheela nous rapportait les nouvelles de ses affrontements avec les médias et les politiciens, fidèle à son approche agressive dont elle se targuait avec jubilation. Osho était au courant de tout – affirmait-elle –, Osho était avec elle, Osho l'encourageait, Osho trouvait même qu'elle n'était pas assez guerrière ! Et nous applaudissions – enfin pour la plupart. *Nous sommes ici pour y rester !* répétait-elle. Rien ne pourra stopper l'édification de Rajneeshpuram, clamait-elle, rien ne pourra nous faire obstacle. Car, confirmait-elle, Osho était derrière tout ce qu'elle faisait et tout ce qu'elle disait.

En même temps, dès que je quittais le *Rajneesh Mandir* où se déroulaient les meetings généraux, le travail reprenait ses droits et ses exigences, les heures s'enfilaient les unes après les autres et les questionnements passaient à l'arrière-plan. La tâche était immense, la tâche mobilisait toutes nos forces et, à ce rythme-là, tout se ramenait à l'instant présent.

Quand j'étais jeune, j'ai aimé une femme, qui est morte. Mais sur son lit de mort, elle m'a promis de revenir. Et elle est revenue. Le nom de cette femme était Shashi. Elle est morte en 1947. C'était la fille du docteur de mon village, le docteur Sharma, lui aussi décédé. Et maintenant, Shashi est revenue en tant que Vivek pour prendre soin de moi. Vivek ne peut pas s'en souvenir. Shashi, j'avais l'habitude de l'appeler Gudiya, et Vivek, j'ai commencé à l'appeler Gudiya, juste pour donner une continuité.

La vie est un grand drame, un grand jeu qui se poursuit de vie en vie.

The Path of Love.

Solitaire et mystérieuse, Vivek se déplaçait en silence, sans froisser l'air ni briguer l'attention. Son visage de porcelaine était le plus souvent introverti, mais lorsqu'il lui arrivait de rire, elle avait des étoiles dans les yeux et le plus ravissant des sourires. Les rares fois où elle s'aventurait hors de l'enceinte de *Lao Tzu*, chacun la suivait des yeux avec respect et curiosité, qui charmé par sa gracieuse silhouette et sa délicate beauté, qui intrigué par son expression énigmatique, qui impressionné par l'aura de son statut, qui parfois piqué de jalousie, surtout les femmes. Tour à tour son aide-soignante lorsqu'il était malade, sa gouvernante pour tout ce qui concernait les questions domestiques qu'elle supervisait d'un œil de lynx, sa gardienne, sa bibliothécaire, elle veillait sur tout avec une autorité incontestée. C'était du moins ce que j'avais entendu dire. Vivek, si proche d'Osho et si loin des agitations de l'ashram ! Si loin de nos tracasseries et si proche de l'illumination ! Mais qui était-elle vraiment ? J'aurais bien voulu le savoir, curieuse comme j'étais. Et je n'étais pas la seule.

Le 9 décembre 1989, Vivek se suicida.

J'étais en train de mâchonner en silence des grains de riz complet arrosés de tisane de citronnelle quand la brutale annonce vint exacerber les esprits déjà pas mal explosés par trois nuits blanches. Nous étions en plein *Anti-Fisher-Hoffman*, une thérapie de choc, sans doute la plus féroce que j'aie jamais endurée à Poona.

Vivek venait de se suicider ! L'annonce de sa mort par overdose nous parvint dans la chambre capitonnée du sous-sol de la *Krishna House* où nous avions battu

des coussins sans mollir pendant trois jours et trois nuits sous les invectives de Prabha, une excellente thérapeute qui n'avait cessé de nous cravacher verbalement pour nous « donner du jus ». Dwabha se mit à hurler, ma voisine à pleurer, moi à accuser le choc. Que penser de cette soudaine disparition ? Vivek, la compagne intime du maître, la personne la plus proche de lui, comment était-ce possible ? Nos questions restèrent sans réponses, aucun commentaire ne s'ensuivit, et la thérapie reprit.

Il y eut des bruits, jamais démentis, jamais confirmés.

Quelque temps après sa mort, on apprit que Vivek avait été incinérée au bord de la rivière Mulla-Mutha. Son corps avait été transporté en ambulance au milieu de la nuit, dans le plus grand secret. Contrairement à notre coutume qui était d'exposer chaque mort dans le *Buddha Hall* et de faire de cette occasion une grande célébration, son décès fut occulté. Point de chants, de danses ni de musique pour accompagner son passage dans l'au-delà, point de foule orange autour de son bûcher, aucune cérémonie publique.

Le bruit courait que Vivek avait succombé à une overdose d'héroïne. Depuis plus d'un an, elle avait quitté la maison et le service d'Osho pour emménager dans une chambre de la *Krishna House* pour des raisons qui m'étaient inconnues. Jayesh, un « important » membre de la communauté, était son nouveau *boyfriend*, mais comme ce n'était pas le premier, ce ne pouvait pas être la cause de son déménagement. Elle l'accompagnait parfois dans ses démarches à Bombay où le couple prenait résidence dans le prestigieux Hôtel *Oberoi*. Plus tard, la version initiale fut édulcorée. Elle souffrait de dépression chronique et aurait pris une overdose de somnifères. On ne savait pas si elle s'était suicidée à Poona ou à Bombay. Si c'était un suicide ou un accident. Les versions divergeaient. Et jusqu'à ce jour, elles divergent encore.

Pourquoi fallait-il arracher les nouvelles importantes comme si le sannyasin *lambda* n'était pas digne d'être ouvertement informé ? Pourquoi cette maladie du secret, cette tacite *omerta* ? À quoi rimait cette obscure gestion de l'information sinon à renforcer le pouvoir et la cohésion d'une élite frileuse de transparence ? En réalité, même s'ils s'en défendaient, même s'ils mettaient l'accent sur une claire démarcation avec le passé, les nouveaux responsables en charge de la communauté perpétuaient malgré eux une forme de paternalisme infantilisant. Sous le prétexte d'agir « pour le bien de la communauté ». Car tout ce qui touchait à la personne d'Osho continuait à être entouré d'une aura de secret et les nouvelles dites confidentielles filtraient au compte-gouttes sous le couvert de rumeurs.

La mort de mon maître fut l'expérience la plus déracinante de toutes ces années passées auprès de lui – après ma prise de sannyas, bien sûr, qui fut l'instant

où toute ma vie bascula. Il y avait déjà presque quinze ans, j'avais remis ma vie entre ses mains, *pour toujours*. Et voilà qu'il venait de quitter son corps et qu'il me laissait sur le marbre froid du *Buddha Hall*, en ce mois de janvier 1990. Orpheline. Et pourtant pleine de Lui, enceinte de sa vision, prégnante de son rêve. *Je vous laisse mon rêve*, avaient été ses derniers mots. Je ne pouvais pas détacher mes yeux du podium où son corps reposait sur une simple litière de bambou, vêtu d'une robe noire et d'une toque assortie parsemée de brillants, le visage lillial au milieu des pétales de roses. L'énormité de l'événement fauchait tout raisonnement si bien que dans ce décor surréaliste au milieu duquel son corps reposait sans vie, j'eus le sentiment d'évoluer dans un rêve, dans un cauchemar. Tout n'était-il qu'un rêve ? C'était ce que tous les grands sages avaient affirmé, même l'illustre Shakespeare :

*Nous sommes de l'étoffe
dont sont faits les rêves,
et notre petite vie
est entourée de sommeil.*

Shakespeare, *La Tempête*.

Dans le *Buddha Hall*, la célébration atteignit une intensité inouïe. Nivedano donna le ton en frappant de toutes ses forces sur son *surdo*, ce gros tambour brésilien dont les basses résonnaient dans le ventre. On pouvait l'entendre à des centaines de mètres à la ronde. Les coups de percussion amplifiaient les battements de nos cœurs, mille et un visages chantaient, riaient, pleuraient, se recueillaient, une marée de robes blanches palpitait à l'unisson, et nous faisons le plein de son absence.



Rishikesh, Inde

HENRI GOUGAUD
LES SEPT PLUMES DE L'AIGLE
Points/Seuil, 2002-2011



Luis Ansa est né en Argentine. Avant de quitter ce monde, sa mère, une indienne Quechua, lui a légué un savoir millénaire. Dans les ruines de Tiahuanaco, l'adolescent fait la connaissance d'El Chura, chaman, "homme au plumage de renard", qui le lance à la recherche des sept plumes de l'aigle, des sept secrets de la vie. Cette rencontre en entraînera d'autres : celle du "gardien du temps", du vieux Chipès, de doña María, de l'amour, qui est le premier mystère du monde. Luis Ansa n'est pas un personnage de roman. Cette quête étrange, tourmentée, d'un savoir et d'une lumière, a bien eu lieu, un jour - une fois -, entre la Sierra Grande, les ruelles de La Paz et le plateau de Machu Picchu.

*

Extraits jubilants :

Tu vois Luis, c'est ça un cerveau. Un vieux salaud qui te tient par les couilles et qui te raconte n'importe quoi pour t'empêcher de sortir de ta prison...

...Forcément. Seul un cerveau, dans sa logique de soudard, est capable de vous faire prendre un « forcément » pour une évidence. La vie est plus vaste que lui ? Qu'importe, il la réduit à sa dimension de caserne. Ce qui vit hors de lui est nul, voilà sa loi. Que sait-il de l'amour, ton cerveau, pauvre Luis ? Rien. Il sait par ouï dire, que l'amour existe mais il ne sait pas le goûter. Que sait-il d'une pomme ? Son poids, sa couleur, sa chimie. La formule chimique d'une pomme nourrit-elle ? Non, mais le cerveau s'en moque. Il ne se nourrit pas de pommes, il se nourrit d'informations. Il les stocke, il les accumule, il les empile, il les interprète, il s'en bâtit des systèmes, des romans, des euphories et des angoisses. Il ne vit pas, il fonctionne....

p. 76 / 77

...Un jour, comme il me harcelait ainsi, je lui ai répondu sèchement que sa folie était trop savante pour mon entendement, et que j'étais fatigué de ses extravagances. Il s'est tourné vers moi, l'index pointé. Il m'a dit :

. Qui a parlé ?

J'ai bafouillé :

. C'est moi, qui d'autre ?

. Tu mens. C'est un impatient à moitié indien qui se croit artiste et qui se prend pour le nombril du monde. Ce n'est pas toi.

. Je ne me prends pas pour le nombril du monde mais je suis en effet ce que vous dites, don Pancho : impatient, indien et artiste. Où est le mensonge ?

Il a soupiré, la mine contrite, apparemment accablé par mon ignorance crasse.

. Qui dit « je » par ta bouche ? Toi ? Non. Un vague personnage, un passant éphémère qui veut à toute force être reconnaissable, avoir droit de cité, jouer un rôle dans le monde. Et pourquoi ce fantôme s'acharne-t-il ainsi à se montrer, dis-moi ? Parce qu'il ne puise d'existence que dans le regard des autres. Il n'est pas doué de vie véritable.

. Pourtant, don Pancho, si je vous dis que je suis né à Cordoba, Argentine, de mère quechua et de père espagnol, avouez que ce sont là des vérités difficilement discutables.

. Ce sont des attributs d'une importance nulle, au regard de ton Être. Ton être ne dit pas : « Je suis ceci, cela, clochard, peintre, ministre, espagnol ou chinois », il n'est pas tel ou tel, il est. Il dit « Je suis » et il n'ajoute rien.

Il faisait grand vent ce jour-là. Je me souviens qu'une feuille morte s'est tout à coup plaquée sur sa poitrine et elle est restée là, un moment. Je l'ai regardée, elle m'a ému. Elle était comme une main tremblante.

. Mon être me parle parfois, don Pancho, mais à peine. J'aimerais bien l'entendre plus souvent.

. Pas un instant ne passe qu'il ne soit avec toi, Luis. Si tu ne perçois pas sa présence, c'est que tu es assourdi par la cacophonie de ces « moi je », de ces « j'existe », de ces « je suis quelqu'un », de cette foule de personnages inconsistants qui occupent ta vie.

Je me suis arrêté au milieu de la rue. Le monde, autour de moi, n'était qu'une rumeur, qu'un brouillard coloré. J'ai dit, le cœur gonflé d'un étrange bonheur :

. Il arrive qu'ils se taisent. Quand ils ne peuvent rien pour vous sauver d'un gouffre ils disparaissent, ils se terrent comme des bêtes peureuses, ils laissent place à la force de l'Être. Je sais cela, je l'ai vécu.

. Attendre d'être à moitié mort pour accueillir enfin la vie, Luis, quelle stupidité ! Tu devrais vivre sans cesse auprès de ton Être, et non pas seulement l'appeler au secours quand le diable menace. Il faut que tu ramènes tes faux « moi » à leur enclos, à leur théâtre. Car ils ne sont rien de plus que cela : des rôles costumés sur les tréteaux du monde. Tu dois donc de temps en temps faire comme je fais, jouer avec eux, leur prêter ta peau, tes gestes et quelques heures de ton existence. C'est la manière la plus sûre de les observer, de les connaître. Peu à peu tu ne te laisseras plus duper par leur malice, tu les apprivoiseras et tu leur apprendras à se tenir sages quand tu auras rendez-vous avec Celui qui est.

Il avait ce matin-là extorqué une bonne poignée de monnaie à un groupe de nonnes et de vieilles bien mises. Il était content de lui. Il a prétendu, l'œil allumé, que ma sottise lui avait donné soif et il s'en est allé droit vers le bistrot. Je l'ai suivi. Je lui ai dit en riant que j'ignorais s'il était un véritable ivrogne, mais qu'il incarnait ce personnage-là, dans son théâtre intime, avec une conviction remarquable. Il m'a répondu :

. Oh, ce n'est pas celui-là qui m'inquiète le plus.

. C'est lequel, dites-moi ?

. L'homme de connaissance. Lui, si je ne le surveille pas comme le lait sur le feu, il serait bien capable de me faire croire qu'il sait vraiment.

. Et celui que nous appelons l'Être, don Pancho, est-ce qu'il sait, lui ? Est-ce qu'il connaît la vérité première, la plus importante de toutes, celle qui dit pourquoi le monde est né, et pourquoi nous l'habitons ?...

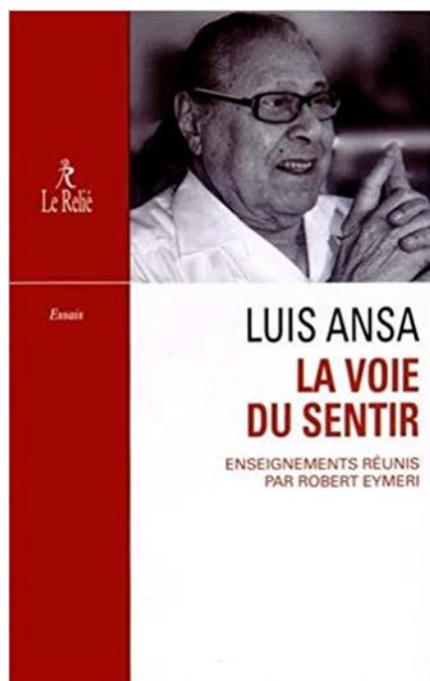
. Vis dans ton corps, Luis, dans l'amitié, dans la constante sensation de ton corps. Ton corps ne pense pas, il n'imagine pas, il ne suppose rien. Il fait à chaque instant, seconde après seconde, ce qu'il doit, rien de plus. A l'instant où tu te sens vivant, le Vivant est là, avec toi, ton Être est là, car lui ne connaît que le présent perpétuel. Il ignore tout du passé, du futur, il ne peut pas t'y poursuivre, quand tu t'y perds. Il est là, il t'attend dans ton corps présent, prêt à t'inonder de toutes les bontés désirables. Le présent, Luis ! Tous les mystères, toutes les richesses, toutes les réponses du monde sont dans ce mot....

p. 200/203

*

LA VOIE DU SENTIR

Enseignements de Luis ANSA
réunis par Robert EYMERI. Éditions le Relié 2015



J'ai recopié 2 pages de ce bouquin en cours de lecture, du chapitre 4 qui s'intitule " *Qu'est-ce que vous attendez pour décrucifier Jésus ?*"

Écriture simple et directe, en forme de récit des rencontres entre l'auteur (Robert EYMERI) et Luis ANSA, ça fait du bien de se repasser une bonne couche de nettoyeur haute pression dans la tête en lisant ce chapitre qui est dans l'air caché du temps. Je respire juste un peu mieux après, c'est comme de sortir s'étirer sur la terrasse le matin au réveil...

Christian

*

J'ai peint un tableau quand j'avais vingt-trois ans. C'était un grand tableau de deux mètres par trois qui représentait une Indienne agenouillée au bas d'une croix. A l'intersection de la croix était clouée la tête d'un Indien. On lui avait mis une couronne en fil de fer barbelé. Et son sang qui coulait venait toucher le visage de l'Indienne. Je l'avais intitulé Le Christ sud-américain.

C'est la réalité. Il y a eu cent trente millions d'Indiens assassinés. C'est le plus grand génocide de l'histoire humaine. Un génocide perpétré par la civilisation occidentale, un génocide que l'on s'est empressé d'oublier.

L'exposition avait lieu à La Paz, en Bolivie. Le soir du vernissage, la police est arrivée sur les ordres de l'archevêque de la ville et elle a confisqué tous mes

tableaux. Le lendemain j'étais excommunié et expulsé du pays sur ordre des autorités religieuses. Ce n'est pas une blague. Cela ne s'est pas passé au moyen âge ou au dix-huitième siècle, cela s'est passé il y a une trentaine d'années.

Comme je suis à moitié Indien, je suis sorti de ce pays avec la peur d'être lapidé ou assassiné. Et qu'avais-je commis comme faute ? J'avais rappelé une vérité historique. Des millions d'Indiens ont été assassinés sous prétexte qu'ils ne voulaient pas se convertir ou qu'ils n'avaient pas d'âme.

Parce que si on a l'image d'un Dieu qui juge et qui punit, on peut se donner le droit de juger et de punir. Je vous disais que mentir sur la notion de Dieu avait des conséquences graves. Vous voyez, cette religion que l'on a imposée un peu partout a pris comme symbole le sacrifice d'un homme cloué sur une croix. C'est incroyable ! Pourquoi maintenez-vous cela ? Que voulez-vous prouver au monde ? Ce n'est pas du tout le message du Christ ! Il apporte l'amour et vous vénerez la crucifixion ! Mais qu'est-ce que vous attendez pour faire descendre Jésus de cette croix ?

Bien sûr la croix est aussi un symbole dans lequel la verticale de l'intensité et l'horizontale de l'ampleur se rejoignent en un point. Bien sûr, pour quelqu'un qui est passé par des écoles de connaissance, faire le signe de la croix, c'est toucher le « chakra cardiaque », « le chakra frontal » et les deux chakras auxiliaires, situés sur les épaules, mais ne mélangeons pas tout, s'il vous plaît. Cette croix-là n'est pas un instrument de torture !

Je vous parle d'arrêter de vénérer la souffrance. Deux mille ans à idolâtrer l'image d'un homme sanguinolent, cloué sur une poutre en bois, ne vous suffisent pas ? Qu'attendez-vous ? Quel résultat a été atteint ? Pensez-vous qu'après deux mille ans d'un tel culte, le résultat soit positif ? Est-ce que vous voulez flageller l'être humain pendant encore longtemps ?

Depuis tout petit, vous voyez cette image : le fils de Dieu, avec une couronne d'épines sur la tête, et du sang qui coule sur sa joue, cloué sur une croix ! Mais quel père est donc ce Dieu ? Vous ne vous rendez même plus compte de l'impact sensitif et psychologique que cette image horrible peut avoir sur un enfant. C'est criminel !

D'ailleurs vous ne vous rendez même plus compte de l'impact que cette image a sur vous ! Que vous le vouliez ou non, cette réalité est entrée dans votre conscience.

Quand on voit tous ces crucifix dans les églises, c'est terrible ! Est-ce donc ainsi que vous voyez votre Dieu, que vous l'aimez ? A travers l'image d'une crucifixion, d'une torture, d'une douleur ? C'est extrêmement morbide ! Quel Dieu aimez-vous donc ?

Et on vous raconte une histoire à dormir debout : « En fait, Jésus s'est sacrifié pour toi.

- . Ah bon ? Mais pourquoi ? J'ai fait quelque chose de mal ?
- . Nous avons péché.
- . Moi, j'ai péché ? Quel péché ?
- . Adam a mangé une pomme Golden ! »

C'est totalement absurde bien sûr. Et on sait que c'est absurde, mais cela n'a pas été nettoyé au niveau du collectif. On a rejeté à la fois cette histoire, l'idée de Dieu et le message christique. On a tout amalgamé. Mais nous sommes maintenant les héritiers de ce nœud émotionnel qui continue à œuvrer en nous de façon souterraine et empêche nos énergies de circuler normalement entre les plans physique, émotionnel et mental parce que nous avons ces trois corps, ces trois plans, qui ont été séparés.

La plupart des maîtres que j'ai rencontrés, qu'ils soient hindous, soufis ou chamans, m'ont parlé de la nécessité, aujourd'hui, de décrucifier ce pauvre Jésus. Pourquoi ? Parce qu'il est crucifié à l'intérieur de vous ! Il faut décrucifier Jésus à l'intérieur de soi et le libérer de cette croix que vous portez en vous et qui vous nie. Parce que c'est vous qui êtes crucifié dans une négation de vous-même !

Jésus est un grand ami, il est ma famille. Il est aussi proche que l'est ma main, mon nez ou ma langue. Vous devez décrucifier Jésus et l'extraire de l'Histoire pour le voir, le sentir et le cultiver d'une façon positive afin d'arriver à la naissance permanente de cette conscience christique en vous. Car c'est lui qui a capté cette force solaire, incarnée dans chaque atome, que l'on appelle l'amour. Il faut donc expulser hors de vous cette image barbare de la crucifixion pour pouvoir nourrir une autre image qui est celle de cette conscience christique qu'il incarne, c'est-à-dire de cette conscience libre de soi-même, libre du moi.

p. 94 / 97

*

POÉSIES

ENFIN LE ROYAUME

FRANÇOIS CHENG

Enfin le royaume

Quatrains



Forme brève, mais moins abrupte que le haïku, le quatrain ne s'en tient pas au lapidaire, il sait donner du rythme à la pensée, à l'émotion, à la surprise, il sait initier un questionnement, amorcer une méditation, esquisser un chant. À la suite des poètes chinois des origines, mais aussi d'Omar Khayyâm et d'Emily Dickinson, François Cheng atteste ici du pouvoir singulier de ce mode d'expression resserré, pourtant si peu enclos, si ouvert aux résonances, aux errances fertiles, voire à une manière salutaire d'envoûtement simple.

nrf

Poésie/Gallimard

*

Car vivre
C'est savoir que tout instant de vie est rayon d'or
Sur une mer de ténèbres, c'est savoir dire merci

Vraie Lumière,
Celle qui jaillit de la Nuit ;
Et vraie Nuit,
Celle d'où jaillit la Lumière.

Le noir est une couleur, le blanc aussi ;
Tous deux participaient de l'Origine.
L'un appelant l'autre, l'un complétant l'autre,
Entre eux sans cesse la Vie fulgure, fait signe.

François Cheng, *Enfin le royaume*, Poésie/Gallimard, 2019, p. 45, 61

CORYMBE DU SILENCE



sur cette porcelaine
où fleurit l'orchidée
un dragon s'est levé
en son balbutiement

un dragon s'est levé
en son incandescence
d'une forme au sans forme
sans trace de son passage

tout autour de ce vase
tu annonces l'aurore
la dentelle des nuages
la ronde des atomes

tu es ce que tu es
toi l'être de toi-même
si proche et si lointain
corymbe du silence

Yves

*

FUJI



*brume et brouillard
le mont Fuji se cache
comme c'est intéressant
Bashô*

Ashina Ko (lac des Roseaux), Hakone, Japon

passant sans y penser
à l'envie de la sente
tant de nuages à boire

à goûter l'immortel
la chanson qu'est la pluie
nous berce jusqu'aux os

la brume sur le volcan
efface sans un mot
la trace de nos pas

cheminant avec toi
nous allons côte à côte
et ne sommes plus qu'un

passant sans y penser

Yves

*

UNITÉ DE LA VIE



*Vallée des fleurs, Uttarakhand,
Inde*

J'abritais dans mon sein la vie des choses,
Tout cœur battant au monde, je le sentais mien ;
J'ai partagé la joie qui chante dans la création
Et bu sa peine ainsi qu'un âpre vin.

J'ai senti la colère dans le cœur des autres,
Toutes les passions versaient en moi leurs vagues ;
J'ai partagé l'amour que mille âmes expriment,
Je suis la bête que l'on tue, la bête que l'on sauve.

Je déploie de la vie les ailes chaudes de peine et de ravissement ;
Feu noir et feu doré mènent à même béatitude ;
Je m'élevais par eux vers le plan du divin
Fait d'amour, de puissance et d'extase immortelle.

Une profonde paix que rien ne peut changer
Soutient de cette passion le drame et le mystère.

Sri Aurobindo

Extrait de *Last Poems*, Sri Aurobindo Ashram, Pondichéry

*

SIGNE

“*Soyez passants*”



Vieux pont, Matouta, Réunion

Je passe
d'ici à ici.

D'ici à ici
je passe.

Et plus facilement encore
de maintenant à maintenant,

car main tenant
ne fait ni une ni deux.

Si je fais (dis) un
c'est déjà trop,
deux n'en parlons pas

mais soyons clairs :
Je suis à la fois
un mouvement et un repos,

équivalent bien entendu
ni un mouvement ni un repos.

Moralité : Le problème, c'est que je n'en suis pas un.

Louis Marie

*

QUI SUIS-JE ?

Nous ne saisissons que par la voix
Ce qui a laissé là-bas sa griffure, a lutté,
Et nous promenons la mine durcie
À l'endroit que la voix désigne.
Je romps la nuit, ardente craie,
Pour graver les signes de l'instant,
J'échange le bruit contre le chant des flèches,
L'ordre contre le tremblement irascible.

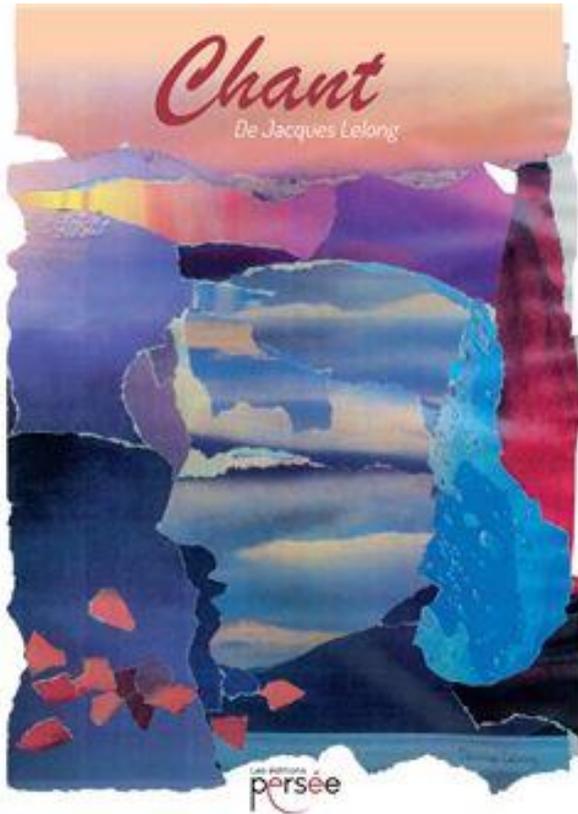
Qui suis-je ? Non l'honnête maçon,
Ni le couvreur, ni le navigateur :
Moi, être au visage double, et l'âme hybride,
Je suis ami de la nuit, initiateur du jour.
Béni, celui qui a baptisé le silex
Disciple de l'eau courante,
Béni, qui d'une lanterne a noué
Le pied des monts à leur solide socle.

Désormais, j'étudie ce journal intime :
Les égratignures du burin de l'été,
Langage de silex et d'air
Aux strates de ténèbres, aux nappes de lumière,
Et je veux enfoncer les doigts
Dans le chemin pierreux issu de l'ancien chant,
Comme une plaie où fondre entre ses lèvres
Le galet avec l'eau, la bague et le fer à cheval.

Ossip Mandelstam, *Poèmes (1921-1925)* La revue de Belles-Lettres, 1937, p. 67

*

CHANT



*Je sais que je vais mourir, mais je
n'y crois pas.*

Vladimir Jankélévitch

Reprise de ma plume et nouveau rendez-vous ! Je m'y prépare tout au long de la journée – c'est le soir que je t'écris – drainant les mots par lesquels je veux continuer de te chanter.

J'aimerais que ce chant – qui me porte autant que notre amour nous a portés jusqu'à la fin – ne s'épuise jamais. Il est mon seul art et il devient ma vie. Ma vie avec toi... malgré ton absence.

« L'art est la meilleure des armes contre la mort parce que l'art s'enracine dans la vie et la perpétue. »

Tels sont les mots par lesquels, en préambule, je viens de présenter à nos amis une partie de tes œuvres.

Tes œuvres exposées : fusains, sanguines, pastels, affiches de théâtre – le théâtre pour lequel, avec Éva, tu as aussi réalisé des éléments de décors, des accessoires scéniques, des costumes – collages et nombreuses photos... et tes beaux textes, dont je suis si jaloux !

Ces œuvres dans lesquelles on te reconnaît, te retrouve et te découvre encore.

Rapport alchimique de tes œuvres avec tous ceux au regard de qui elles sont offertes : le dialogue avec toi se poursuit.

Et se poursuit entre nous, simplement parce que je t'écris ; mon plaisir de t'écrire rejoignant celui que te donnait chacune de tes créations.

Maintenant, ce plaisir, je l'éprouve pour deux.

Et cependant, tous les soirs que rallonge l'hiver, à l'heure où nous échangeons sur ce qu'avait été, pour toi et pour moi, la journée prenant fin, je ne t'entends plus et je te cherche dans la maison.

Jacques

Extrait de : *Chant*, éditions Persée, 2018.

*

QUAND JÉSUS PARLE À AUGUSTIN
Prière pour ne plus vivre séparé (suite)

Faisons une pause, Augustin,
avant l'amorce d'un nouveau chant.
Et ce sera le fidèle d'amour
avec son âme de troubadour
qui, en nous le chantera.
Sa voix étouffée par le fracas des armes
et par la fumée des bûchers
monte de nos cœurs brûlants
sous le ciel d'Occitanie.
Depuis si longtemps, mon enfant,
j'avais le goût de ce poème
lui accordant mes faveurs secrètes
lui vouant prévenance
et dilection singulières.
Je veille, je veille, je veille,
heureux pour cette éclosion
de te trouver aussi veillant,
car j'ai besoin de démêler
et désir de dénouer
des entraves sans nombre
au pur jaillissement
et à la libre expression
du chant du monde
qui sollicite ma voix.
Vingt siècles d'attente pour mes gnostiques,
huit siècles de silence
pour mes fidèles d'amour
est-ce assez, Messieurs les Faussaires,
pour vous prouver la gravité
de notre serment d'allégeance
à la Dame d'Amour
que vous avez défigurée ?

Montre-nous ton visage,
dévoile ta face
pour la confusion des faussaires.
J'ai besoin de toi, Ève immortelle,
Pour enseigner aux hommes
la genèse de l'Amour.
Laisse tomber sur tes épaules nues
ta longue et mouvante chevelure
qui ondule et brille
comme la vague marine
sous le soleil méridien.
Tu as été niée dans ta fonction sublime
Mes enfants, orphelins de ton visage,
ne pouvaient pas contempler
ma divine beauté.
Et moi Jésus je dis, ô amie !
tu as l'intelligence de l'Amour ;
Je le sais pour t'avoir fait mon don le plus précieux.
Heureux mes enfants qui contemplent sans remords,
heureux sont-ils d'admirer sans regret,
heureux sont-ils de reposer leurs yeux
sur tes grâces charnelles.
Car elles sont l'image
et la première preuve
de l'aventure humaine
vers le lieu de mon Royaume.
Tu attends l'homme à l'entrée du pont
franchissant le torrent impétueux ;
tu le prends par la main ;
tu l'accompagnes jusqu'à la rive opposée
pour le remettre désentravé
dans les bras de ma miséricorde.

Il y a un si long temps
que tu refermes tes bras désolés
sur les débris de nos amours profanées,
et tu cherches le fidèle d'Amour
que les doctrinaires ont vilipendé.
Ils t'ont voulue vaine,
ils t'ont présentée terne,
ils t'ont acceptée serve.

Et moi, Jésus, profitant de faveurs complices,
je chante à nouveau,
ô Ève immortelle !
sur les vieilles décombres
des désastres accumulés.
Je te confie mes enfants
dans leur quête d'amour
afin qu'ils me viennent
ayant dans le regard
la flamme de ta beauté.
Ma pédagogie divine,
entravée depuis tant de siècles,
serait à jamais compromise
si elle ne pouvait une seconde fois
permettre à mon Père
de contempler son image
dans le regard de ses enfants
tout éclairés, tout consumés
de ton Amour.
Car le feu de l'Amour divin
Et le feu de l'amour humain
Sont un seul et même feu d'amour.
Or, grâce à toi, régente terrienne,
j'ai jeté le feu sur la terre ;
je l'ai préservé des retombées délétères,
et, après un si long temps,
voici le début du grand embrasement.

Émile Gillibert, 1974

(à suivre)

*



Le Bouddha voit tout, sait tout. Le un du nez exprime l'unité.